

LES ARTS

DE LA STATISTIQUE
CONSIDÉRÉE COMME

UN DES BEAUX-ARTS



REPORTAGES:

**FAUT-IL
SONNER LE
GLAS DE LA
TÉLÉ À PAPA?**

PAGE B 3

CINÉMA

**TOUT SUR
LE FCMM,
CINÉASTES ET
CÉDÉROMS
INCLUS**

PAGE B 4

**L'ART NAÏF,
LE SUCCÈS
POPULAIRE ET
NORMAND
L'AMOUR**

PAGE B 12

THÉÂTRE
page B 8

INDUSTRIE DU DISQUE
page B 9

DISQUES CLASSIQUES
page B 11

Le Musée du Québec annonce un demi-million de visiteurs pour son expo *Rodin*.

Étaient-ils vraiment si nombreux cet été?

Le Musée des arts et des traditions populaires du Québec est en banqueroute parce que ses tourniquets ont tourné cinq fois moins vite que prévu et que sa campagne de financement a fait patate. Même la collection Courtauld n'a pas tenu ses promesses mathématiques au Musée des beaux-arts de l'Ontario. Quelques mauvais comptes à dormir debout...

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le chiffre-fête est sur toutes les lèvres depuis que le Musée du Québec (MQ) a lui-même statistiquement résumé l'attrait de son exposition estivale consacrée à Rodin: un demi-million de visiteurs, ou plus exactement 524 273 personnes. Le Bureau de la statistique du Québec a établi il y a quelques jours que ce «succès sans précédent» a généré des retombées économiques de 56,4 millions dans la région de la capitale. Un demi-million de personnes faisant virevolter plus de 50 millions de beaux huardes pendant 103 jours pour finalement laisser un profit de un million aux plaines d'Abraham. Cette expo continue donc de donner des leçons aux Expos...

On se calme et on recommence. Il faut lire à la loupe les documents muséaux où il est expliqué noir sur blanc que les visiteurs ont «franchi les portes du musée durant la grande exposition Rodin à Québec». Ce monumental attrait ne concerne donc pas seulement les monuments du maître, mais le MQ dans son ensemble, toutes ses activités, les conférences sur Rodin, les projections de film sur Rodin, et puis le restaurant et les autres services. Même les gobe-mouches attirés par les p'tits coins du musée faisaient tourner le compteur automatique des portes qui s'est finalement arrêté le 13 juin à ce sommet d'airain de 524 273.

«La lecture automatisée est la méthode la plus fiable pour évaluer l'attrait d'une exposition», juge malgré tout le directeur John Porter. Il explique que cette méthode est généralement utilisée dans le milieu parce que de nombreux amateurs n'accèdent pas aux salles en se présentant à la billetterie, par exemple les groupes scolaires ou les bénéficiaires de forfaits. Il précise ensuite que l'objectif de 100 000 entrées, fixé en juin dernier, s'appuyait sur les résultats des *Maîtres catalans*, au milieu de la décennie. Le directeur avoue d'ailleurs avoir parié 20 \$ avec deux amis que les trésors du Musée Rodin de Paris attireraient au moins 230 000 personnes. Il l'a emporté et a remis le tout petit magot à la Fondation du musée.

Par contre, John Porter refuse de dévoiler le nombre précis de billets vendus cet été. «Nous n'avons pas comme politique d'isoler ce chiffre», déclare-t-il tout en admettant qu'habituellement la proportion est de plus ou moins trois billets pour cinq «entrées générales». Ce qui établirait à environ 300 000 le nombre de visites payantes de *Rodin à Québec*. Le directeur ne veut pas plus commenter l'idée que cette autre statistique puisse forcer la réévaluation des retombées économiques du mégashow. «Je ne peux pas répondre à ça», dit-il laconiquement.

VOIR PAGE B 2: STATISTIQUE

MONTAGE À PARTIR DE LA PORTE DE L'ENFER D'AUGUSTE RODIN

À QUÉBEC

Un énorme succès

Six millions neuf cent mille visiteurs. Grosso modo, c'est l'équivalent de la population du Québec qui aura franchi les portes du Musée de la civilisation depuis son ouverture en 1988. Au moment de déposer le bilan des dix premières années d'existence, Roland Arpin, directeur général, et toute l'équipe de ce musée pas comme les autres ont de quoi pavoiser: les faits sont là pour démontrer un succès qui ne s'est jamais démenti au long des 158 expositions. Un succès qui tient à la nature même de l'institution.

VINCENT DESAUTELES
CORRESPONDANT DU
DEVOIR À QUÉBEC

En présentant ce constat de réussite, Roland Arpin en a profité pour faire un retour sur les circonstances historiques entourant la gestation du Musée de la civilisation et pour réviser tout haut ses grandes lignes directrices. Dix ans, c'est déjà un contrat pour un directeur général, mais c'est bien jeune pour un musée. Le bilan qu'effectue Roland Arpin se veut donc tourné vers l'avenir, garant d'une mission qui a elle-même évolué au fil des ans. «La création du Musée de la civilisation s'inscrit dans la suite logique de la Révolution tranquille et du développement intellectuel du Québec», précise-t-il aux quelques journalistes réunis pour l'occasion.

Révolution tranquille

Dans l'esprit de son directeur, il apparaît clair que le Musée de la civilisation se situe en ligne directe avec les bouleversements sociaux qu'a connus le Québec des années 60 et l'entrée fulgurante de la société québécoise dans la moder-

Déplacements

Alarmés, certains de nos lecteurs friands de cinéma nous ont signalé la disparition des capsules À l'écran du cahier des Arts. C'est qu'ils n'ont pas remarqué qu'ils peuvent désormais les retrouver dans notre Télé choix du week-end. De la même façon, les habitués des planches montréalaises retrouveront nos Sur scène dans les pages du même cahier Télé choix. Qu'on se le dise!

De la création des ministères de l'Éducation et des Affaires culturelles à l'établissement, à un jet de pierre du berceau francophone d'Amérique, d'un musée voué à l'homme et à la société, il n'y a qu'un pas. «Le musée est un lieu d'ouverture au monde», constate aujourd'hui Roland Arpin, fort des collaborations internationales qui ont marqué la courte histoire de l'institution.

Cette vocation d'ouvrir le Québec au monde, née de l'effervescence sociale des décennies précédentes, le Musée de la civilisation l'a assumée en établissant d'entrée de jeu ses priorités muséales. Conservation, soit. Mais une conservation qui doit se subordonner à un souci de diffusion, où la communication avec le public, la volonté de passer un message et une vision vont primer avant tout. Dans cette optique, le conservateur ne règne pas en maître, il prend part à une équipe élargie qui cherche à parler aux gens. Une telle approche a porté fruits puisqu'on apprend, à la lecture du bilan, que 25 % de la clientèle du Musée de la civilisation en est une qui dit ne jamais fréquenter les musées.

Roland Arpin va plus loin dans son approche de diffusion en évoquant le rôle qu'ont eu à jouer nombre d'artistes et de créateurs dans l'élaboration de projets. Le directeur général rappelle alors l'exposition *Femmes, corps et âmes* mise en œuvre par la metteuse en scène Alice Ronfard, qu'il considère encore comme une des plus réussies, à défaut d'être une des plus populaires. Dans la même foulée, on pourrait mentionner la participation de l'artiste-peintre René Derouin à l'exposition *Imaginaires mexicains* ou celles du cinéaste Arthur Lamothe dans *Nous, les premières nations*, prévue dans les jours prochains, et de l'homme de

théâtre Robert Lepage pour une future exposition provisoirement intitulée *Métissages*.

Mission de confiance

«Le partage des idées est indispensable», insiste Roland Arpin, justifiant du même coup la large place que prennent divers partenariats dans la réalisation des projets. Avec le milieu des arts, bien sûr, mais aussi avec les milieux scientifique et universitaire, ainsi qu'avec d'autres musées. Le Musée de la civilisation s'est forgé une réputation qui l'amène désormais à exporter son expertise, comme en fait foi cette exposition sur le thème de la lune, qui se tiendra à Lyon et que supervise le musée québécois.

La mission initiale s'est cependant modifiée au cours du mandat. Institué comme musée de société par la loi de 1984, il est devenu depuis un véritable complexe muséologique puisqu'il s'est vu confier, il y a deux ans, les destinées du Musée de l'Amérique française, musée d'histoire ayant appartenu longtemps au Séminaire, et parce qu'il gère deux sites historiques, à savoir la place Royale et le Séminaire de Québec, en plus de la maison Chevalier.

De même, les collections ont doublé depuis que le musée a hérité à ses débuts du fond ethnologique du Musée du Québec; elles contiennent maintenant près de 250 000 objets, fait savoir le directeur général. Une réalité qui possède l'envers de sa médaille, concède-t-il: «On développe les collections avec prudence, d'abord parce que c'est cher à acquérir et à conserver. Mais il y a aussi le fait qu'à notre époque, le choix est plus difficile quant aux objets qui seront significatifs demain, ceux qui traduiront le mieux ce que nous étions aujourd'hui.»

Fort d'un achalandage annuel moyen de près de 700 000 visiteurs, le Musée de la civilisation et son directeur général n'entendent pas en rester là. Si Roland Arpin convient qu'il y a dans son institution «une manière de faire à continuer» puisqu'elle donne des résultats concrets, il ajoute qu'«il faut être attentif aux changements, aux grands courants de notre époque». Les défis restent donc nombreux pour les décennies à venir.

STATISTIQUES

Le réel et cruel tableau de la suite est connu

SUITE DE LA PAGE B 1

Le Musée des beaux-arts de l'Ontario (l'AGO, pour les habitués) est tout aussi réticent à ventiler les performances aux tourniquets des 80 œuvres impressionnistes et post-impressionnistes de la collection Courtault. Officiellement, le blockbuster a attiré 306 000 personnes, mais le *Globe & Mail* rappelait cette semaine que les abonnés ont reçu à eux seuls 86 000 billets gratuits. Quoi qu'il en soit, l'exposition de plus de quatre millions a attiré 100 000 personnes de moins que prévu et alléché beaucoup moins de monde que les chefs d'œuvres de la collection Barnes, en 1994 (597 127). «Barnes ou Rodin sont des exceptions, avertit alors le directeur Porter. Notre exposition nous a permis d'atteindre un potentiel d'exploitation de plus de 95 %. Une bonne année, le Musée du Québec attire 250 000 personnes. Le demi-million de visiteurs est hors norme, exceptionnel, encore plus dans une petite ville comme Québec.»

La realpolitik muséale

Et 100 000, était-ce trop pour une ville comme Trois-Rivières, même pour toute une année? A son inauguration, il y a deux ans, le trifluvium Musée des arts et des traditions populaires du Québec (MATP) promettait de franchir cette barre franche. Une campagne de financement de 1,5 million de dollars, menée dans la région, devait permettre de boucler le budget de construction de 7,5 millions. Tout compte fait — «à la mitaine», précise une porte-parole —, l'achalandage annuel n'a jamais dépassé le tiers souhaité et le bas de laine de la Fondation du musée empêche encore le vide.

Sylvie Dufresne, la nouvelle directrice, entrée en poste en mai, impute en partie la faute à un défaut de «positionnement» de l'établissement. Elle vient d'imposer des mesures draconiennes (licenciement de 21 employés sur 33, réduction des heures d'ouverture, etc.) dans le cadre d'un «plan de relance» qui va précisément chercher à mieux faire connaître le MATP pour y attirer des foules et des dons. Niki Langevin, directrice des communications, pense qu'il est «tout à fait possible de doubler le nombre de visiteurs» et avoue que le cap des 100 000 était «très optimiste».

La palme du délire statistique revient toutefois au triste Musée Juste pour rire (MJPR), en train d'être transformé, en sourdine comme le révélait le collègue Serge Truffaut,

en assourdissante discothèque.

Une première étude de fréquentation potentielle, datée de janvier 1990, prévoyait que le temple de l'humour pouvait écouler 175 000 billets par année, à neuf dollars chacun. Les fonctionnaires de l'ancien ministère des Affaires culturelles ont alors jugé cette projection «irréaliste» et souligné que de toute manière elle n'assurerait pas l'autofinancement exigé. Qu'à cela ne tienne, en décembre 1990, un nouveau «scénario» a gonflé le niveau de fréquentation «réaliste» à 450 000 visiteurs. L'étude menée pour la firme Munciconsult par Saine Marketing affirmait que «la fréquentation du musée la première année variera entre 301 000 et 605 000 personnes acceptant un prix d'entrée de dix dollars pour les adultes et de cinq dollars pour les enfants».

Le réel et cruel tableau de la suite est connu. Le ministère a cassé son gros cochon — celui du «payeur de taxe», quoi. Il faut dire que Daniel Johnson junior, président du Conseil du trésor et ami personnel du promoteur Gilbert Rozon, avait alors forcé la cognée. En dix mois d'activité, avant sa première banqueroute, le musée n'avait attiré que 135 000 rigolos.

Luc Tittley, chargé de projet chez Munciconsult, explique que la seconde étude était basée sur des entrevues: les spécialistes en marketing ont tout simplement sondé la population pour préjuger de son «intérêt» à visiter un éventuel musée de l'humour. «Ce n'est pas une science exacte, dit-il. Le jugement et l'expérience entrent en ligne de compte. Mais une fois le projet réalisé, beaucoup de facteurs peuvent déstabiliser complètement les projections.»

Denis Chartrand, responsable du secteur des musées et des centres d'exposition au ministère de la Culture, rejette les éventuelles critiques de laxisme de la part des fonctionnaires chargés de veiller au grain. Dans ce cas comme dans le précédent d'ailleurs, «Le MATP n'est pas un éléphant blanc, affirme-t-il, et il pourra retomber sur ses pattes. La collection de ce musée est très importante et le potentiel de développement est là.» Au sujet du musée de l'humour, il se contente de rappeler que «toutes sortes de facteurs» ont contribué à la décision de financer l'équipement.

L'optimisme serein

Churchill disait qu'au fond il y a trois types de mensonges: les petits, les gros et les statistiques. Et comme disait l'autre, l'optimisme est la position de celui qui lui manque des données.

«Dans bien des cas, les promoteurs font miroiter les scénarios optimistes et surestiment donc l'attrait de leur équipement», affirme pour sa part Louise Boucher, présidente de Locus, une des rares firmes spécialisées dans les études de clientèle des musées et de fréquentation des expositions. Au lieu de la procédure bancale basée sur les intentions des «consommateurs-visiteurs», Locus a développé son propre outil d'enquête futurologique, une méthode dite de la chaîne des ratios. La localisation, les collections, le prix des billets, les budgets de marketing, tout est alors pris en compte. Cette formule, beaucoup plus fiable, permet d'anticiper le total des visiteurs en fonction du marché touristique et culturel. Locus a par exemple pu établir que le musée Pointe-à-Callière attirerait 300 000 amateurs, selon un scénario réaliste. En réalité, il en manque encore le tiers. Louise Boucher souligne alors que le Musée d'histoire et d'archéologie de Montréal n'a pas encore fait le plein des clientèles «organisées» (les autobus de touristes par exemple) et de villégiateurs du Vieux-Montréal.

Cette obsession du rendement aux tourniquets n'est pas qu'un travers journalistique. La présidente de Locus y voit même un symptôme d'une mutation fondamentale, d'un «changement de paradigme», comme elle le dit: les musées autrefois définis comme des lieux de la mémoire collective sont maintenant perçus comme des machines de diffusion, faisant leur preuve en attirant le plus de visiteurs possible, comme n'importe quel autre «équipement».

«Depuis deux ou trois ans, les efforts doivent être déployés par le secteur des musées pour conserver le niveau de fréquentation parce que le monde des arts et de la culture est en pleine effervescence, ajoute-t-elle. L'offre se multiplie sous forme de festivals, par exemple, et les grandes expositions estivales s'inscrivent dans ce bouillonnement.»

Cette année Rodin à Québec a coulé un succès dans le bronze en faisant culbuter trois, quatre ou cinq fois les prévisions. Mais l'essentiel, comme le résume John Porter, c'est ce que ces trois, quatre ou cinq centaines de milliers de personnes ont vu là. «La statistique la plus importante pour moi, c'est celle qui montre que la moitié des visiteurs n'était jamais venue au Musée du Québec auparavant», conclut le directeur. «Ça ne m'agace pas qu'on questionne les chiffres, mais ça m'agacerait qu'on oublie celui-là.»

1998
1999

DANSE



Quatre créations
pour 100\$!

Profitez d'un rabais
de 25%!

Bénéficiez de places
de premier choix!

Pour sa première saison,
Danse Danse 1998-1999 vous
offre la danse montréalaise
dans tous ses états:

endiablée, fervente, touchante,
sensuelle et passionnée...

Quatre chorégraphes majeurs,
quatre créations, quatre lieux
et des sensations fortes pour
une grande fête de la danse!

Compagnie Marie Chouinard
Les Solos 1978-1998

21 octobre au 8 novembre 1998,
du mercredi au samedi à 20 h et
le dimanche à 14 h. Relâche le
mercredi 4 novembre.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Salle Beverley Webster Rolph
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Place des Arts

Louise Bédard Danse
Urbania Box,
je n'imagine rien

20 au 23 et 27 au
30 janvier 1999, 20 h

L'AGORA
840, rue Cherrier
Sherbrooke

La La La Human Steps
Nouvelle création
d'Edouard Lock

4, 5, 6, 7, 11,
12, 13 février 1999, 20 h

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
175, rue Sainte-Catherine Ouest
Place des Arts

O Vertigo et SMCQ dansent
Nouvelle création de
Ginette Laurin

31 mars, 1er, 2 et
3 avril 1999, 20 h

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est
Berri-UQAM

Abonnez-vous dès maintenant!

(514) 844-2172

billetterie
Articulée
300, boul. de Maisonneuve Est

CIE MARIE CHOUINARD

les solos
1978-1998

En un soir,
20 ans de chorégraphies...
audacieuses, superbes,
uniques!

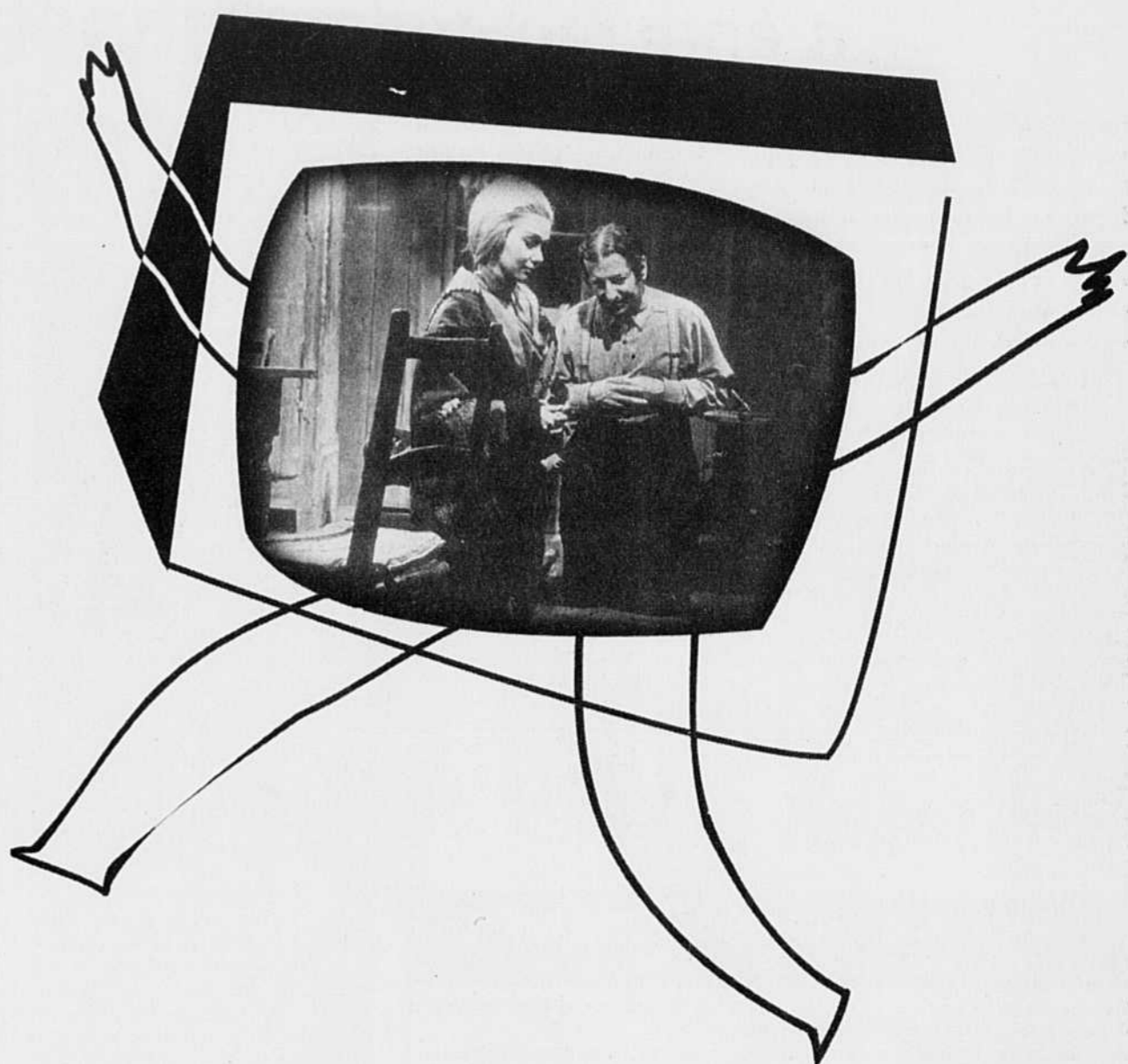
NOMBRE DE
SIÈGES LIMITÉ

DU 21 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE À 20 h 00
(LES DIMANCHES À 14 h 00) GUICHET 847-6226 ADMISSION 790-1245

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 185, rue Sainte-Catherine Ouest
Québec Métro Place des Arts

Offert aussi dans l'abonnement Danse Danse. Renseignements : 844-2172

Faut-il sonner le glas de la télé à papa?



Au Québec, deux grandes chaînes généralistes dominent le paysage télévisuel, depuis près de 50 ans dans le cas de Radio-Canada, depuis plus de 30 ans dans le cas de TVA. Mais les canaux spécialisés, comme les nouveaux médias, prennent de plus en plus de place. Et la question se pose: dans 10 ans, dans 20 ans, ce genre de télévision existera-t-il encore?

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Dans 20 ans la télévision généraliste existera toujours, mais elle sera le parent pauvre de la télévision. Elle sera surtout un véhicule publicitaire. Elle présentera des émissions ou des films achetés à peu de frais sur le marché international et traduits à la va-vite. On y verra des reprises d'émissions québécoises qui terminent leur cycle de vie après avoir été proposées à la carte ou sur une chaîne payante, ou aux abonnés d'un service de base d'un télédiffuseur. Elle présentera des lignes ouvertes et des émissions bas de gamme pour lesquelles aucun téléspectateur n'aurait jamais l'idée de payer un abonnement. Mais elle survivra: les entreprises qui exploitent les chaînes généralistes seront propriétaires de plusieurs chaînes spécialisées et elles proposeront aux annonceurs des forfaits qui permettront de compléter sur la chaîne généraliste le cycle de vie des émissions d'abord lancées sur les chaînes spécialisées.



La seule exclusivité des chaînes généralistes, ce sont les dramatiques. Mais cette situation pourrait changer.

Et le nombre d'heures de télévision que les Québécois écoutent n'augmente pas depuis dix ans. De plus, l'arrivée des chaînes spécialisées ouvre la porte, remarque Atkinson, à de nouveaux annonceurs qui ne pouvaient s'offrir auparavant les grandes chaînes généralistes. Mais les annonceurs seront bientôt moins disposés à voir leurs annonces diffusées sur les chaînes généralistes à des heures qui ne leur conviennent pas ou durant des émissions dont les téléspectateurs ne ressemblent pas à ceux qu'ils veulent rejoindre.

chercheur universitaire: on établit souvent une analogie entre les chaînes spécialisées, qui seraient l'équivalent des magazines imprimés répondant à des intérêts ciblés, et les chaînes généralistes, qui seraient l'équivalent du journal. Or, soutient-il, ce serait une fausse analogie: plusieurs chaînes spécialisées (comme les chaînes d'information continue et les chaînes sportives) se concentrent justement sur le court terme, comme le font les journaux. Et les chaînes généralistes ne bénéficient plus comme les quotidiens de cette exclusivité du court terme et de l'événementiel.

Actuellement, la seule exclusivité véritable des chaînes généralistes, ce sont les dramatiques québécoises. Mais cette situation pourrait changer parce que les chaînes généralistes pourraient avoir de plus en plus de difficulté à s'offrir de grandes séries lourdes. «L'éparpillement des ressources financières entre les chaînes généralistes et spécialisées ainsi que la réduction des perspectives de profit pourraient, selon nous, amener un nivellement de la qualité et des genres d'émissions», écrit le chercheur.

Changements structurels

De façon générale, la télévision fut d'abord vue comme un service public. Graduellement, l'idée que le service public puisse être conciliable avec le commerce et avec la recherche de profit s'est imposée. Cette idée s'est surtout développée à Radio-Canada à cause des remises en question du financement gouvernemental.

Les améliorations apportées au système de télédiffusion et les changements technologiques ont remis en cause cette idée de base, cet-

te façon de voir la télévision comme un service public.

Dès le début des années 80 les changements technologiques (câble, satellite et bientôt Internet) ont mis fin à la rareté des modes de

diffusion, et la télévision a de plus en plus été vue comme une industrie particulière où la technologie et le marché sont les forces qui dominent. Atkinson illustre ainsi ce changement: on a transféré l'aide accordée au secteur public de la télévision vers le secteur privé. D'un côté on imposait des compressions à Radio-Canada/CBC, de l'autre on mettait en place un système de crédits d'impôts et de subventions pour les producteurs privés, ce qui permet à ces derniers d'atteindre des objectifs d'abord commerciaux et industriels.

Pour le chercheur, l'avenir des chaînes généralistes passerait par le maintien d'un seuil d'auditoire suffisant pour que ces chaînes conservent les revenus nécessaires afin de maintenir une programmation qui attire l'auditoire. C'est vraiment la quadrature du cercle.

Atkinson prédit donc que l'auditoire des chaînes baissera tôt ou tard, que les revenus en souffriront à long terme et que leurs programmes en seront affectés, amenant une autre baisse de l'auditoire.

«Il est difficile d'envisager l'avenir des chaînes généralistes avec optimisme» conclut-il. La suite de la discussion appartient aux directeurs des chaînes, qui voudront peut-être tenter de faire mentir le chercheur!



ARCHIVES LE DEVOIR

La grande tradition de la télévision généraliste remonte à la fin des années 1950 avec les émissions d'information comme *Point de mire*, animée par René Lévesque, et les téléromans.

Farfelue, comme opinion? Peut-être. Pourtant, il s'agit là d'un petit exercice de prospective à la fois amusant et inquiétant qu'on trouve en épilogue de *L'Avenir de la télévision généraliste francophone*, un essai de Dave Atkinson publié il y a un certain temps par le Centre d'étude sur les médias (ce centre regroupe des chercheurs universitaires spécialisés dans les médias de l'Université Laval et des HEC).

Grandes tendances

Bien sûr, avant d'en arriver à cet exercice futurologique, Dave Atkinson met beaucoup de bémols et prend bien soin de faire preuve de prudence.

Mais son propos, fort intéressant, fait réfléchir. Car Atkinson brosse un portrait des grandes tendances actuelles de la télé de cette fin des années 90 pour conclure que les forces qui dominent la télévision, «celles du marché et de la technologie, écrit-il, semblent aller à l'encontre du maintien d'un environnement concurrentiel favorable aux chaînes généralistes».

Le nombre de canaux spécialisés augmente sans cesse et le CRTC doit bientôt statuer sur de nouvelles demandes. La part de marché de ces canaux gruge lentement mais sûrement l'écoute générale de la télévi-

JOCELYNE MONTPETIT DANSE

Du 7 au 10 octobre et du 14 au 17 octobre, 1998 à 20 h

Transverbero
en reprise

Icone
nouvelle création

DERNIÈRE REPRÉSENTATION!

Chorégraphe et interprète: **Jocelyne Montpetit**
En collaboration avec Axel Morgenthaler

«Une œuvre bouleversante comme il s'en fait trop peu.»
Andrée Martin, *Le Devoir*

«[...] l'un des [spectacles les] plus attendus de la rentrée [...]. Faut-il vraiment répéter qu'il serait impardonnable de ne pas y assister?»
Stéphane Baillargeon, *Le Devoir*

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500
Admission 790-1245
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE BANQUE LAURENTIENNE

Scapin Martin Héroux

LES FOURBERIES DE SCAPIN DE MOLIÈRE

Que diable allait-il faire dans cette galère?

«... Mise en scène étourdissante, à la fois précise et très souple... Le Scapin de Martin Héroux soutient le rythme infernal de la représentation avec un aplomb, une fraîcheur dans le mouvement et un synchronisme sans faille.»
Michel Marois, *La Presse*, 2 octobre 1998

mise en scène **Joseph Saint-Gelais**

Olivier Aubin, Stéphane Bellavance, Sophie Bourgeois, Chantal Deslauriers, Mathieu Gaudreault, Sébastien Gauthier, Maude Nantel, Patrice Robitaille, Claude Tremblay et Jennie-Anne Walker

concepteurs Marie Bellemare, Yannick Bocquet, Julie Charland, Claude Courmoyer, Pierre Voyer

occès 22% de réduction les samedis

514 253-8974

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal
Papineau ou Viau, autobus 34 Pie IX, autobus 139 com@denise-pelletier.qc.ca www.denise-pelletier.qc.ca

du 30 septembre au 24 octobre
jeudis et vendredis à 20 h, samedis à 16 h

À la manière de Beethoven et Belkin

Série des professeurs de la Faculté de musique de l'Université de Montréal

Quatuor Alcan

... ils sont totalement convaincants... Paris, DIAPASON, avril 1997

le 23 octobre 1998, 20 h
salle Claude Champagne
métro Edouard-Montpetit

Billetterie articulée: 844-2172
prix des billets: 15 \$ et 10 \$ (étudiants et aînés)

En collaboration avec Alcan Aluminium limitée et la Faculté de musique de l'Université de Montréal

LES ARTS CINÉMA

La spontanéité avant tout

Le tout premier long métrage de Denis Villeneuve, Un 32 août sur Terre, sort vendredi prochain sur nos écrans après avoir parcouru un bout de chemin en Europe: Cannes, Namur. Et Villeneuve dans tout ça? Il récupère après avoir été pris dans l'œil du cyclone cinéma.

BRIAN MYLES LE DEVOIR

En ces jours d'automne, Denis Villeneuve «rattrape le temps perdu» en parcourant des bouquins et en visionnant des films et encore des films, parfois quatre, cinq dans une même journée pour remédier à sa relative inculture. Ce grand mal rasé aux yeux rêveurs n'a que 31 ans, mais il a déjà fait Cannes par deux fois. Deux tours sur la Croisette, père de deux enfants âgés de 10 et 30 mois, au moins trois nouvelles idées de scénarios en tête. Que diable connaît Denis Villeneuve au temps perdu?

En vérité, le passage de la vingtaine à la trentaine s'est déroulé à un rythme fou pour Villeneuve. Il était sacré vainqueur de la Course Europe-Asie en 1991 et, six ans plus tard, le film collectif Cosmos, dont il a écrit

et réalisé un des segments, faisait un malheur à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes. Printemps dernier, il mettait à nouveau le cap sur la Croisette après que son premier vol en solo, Un 32 août sur Terre, eut été sélectionné. Le public européen réservait un accueil plutôt favorable au film tandis que la critique montréalaise déplorait la faiblesse du scénario et des dialogues. Denis Villeneuve n'en a que faire. Ce 32 août sur Terre, c'était lui en 1997, voilà tout.

«Quand je suis allé le présenter à Cannes, c'est ce que j'avais tenté de faire de mieux dans ma vie et j'ai vraiment tout donné, dit-il. Ce film a été fait d'un geste,

en retenant mon souffle pendant un an. Je me suis dit: "J'abandonne l'idée de faire un chef-d'œuvre. Ça va être un petit film." [...] J'ai décidé de faire quelque chose de très simple, de très sobre. Arrêter d'essayer de faire un gros truc, un truc parfait, juste tourner. Ça faisait quatre ans que j'écrivais et ça ne donnait rien. J'étais rendu découragé.»

Le résultat est par contre encourageant. Après Cannes, Un 32 août sur Terre a été projeté en Belgique dans le cadre du Festival international du film francophone de Namur. Villeneuve est revenu avec le Bayard d'or du meilleur film. Il a ensuite pris part à Telluride, aux États-Unis, un festival d'auteurs qu'il adore. Son film sera maintenant présenté en soirée de gala au Festival du nouveau cinéma et ce sera retrouvé à l'affiche sur sept écrans de la province dès vendredi prochain.



des nouveaux médias de Montréal avant de se retrouver à l'affiche sur sept écrans de la province dès vendredi prochain.



ARCHIVES LE DEVOIR

Denis Villeneuve en compagnie de Pascale Bussières et Alexis Martin.

Un gars, une fille

Avec Un 32 août sur Terre, tourné pour moins de deux millions de dollars, Villeneuve a voulu filmer «un gars et une fille assis sur le bord du trottoir», tout simplement. Mais en cours de route, le trottoir a été remplacé par le désert de sel de Salt Lake City. Les personnages de Simone Prevost (Pascale Bussières) et son meilleur ami Philippe (Alexis Martin) se retrouvent au milieu de cette étendue sans vie pour concevoir un enfant. C'est que Simone a remis son existence en question à la suite d'un accident de voiture. Elle quitte son emploi, annule un voyage en Italie et met le grappin sur Philippe, à qui incombe la rôle du géniteur. Il accepte à condition que l'enfant soit conçu dans le désert.

La Simone, c'est la femme inavouée de sa vie, celle à qui il n'a jamais pu communiquer son amour, celle qui le traite comme un ami alors qu'il rêve d'être un amant. «C'est l'histoire de ma vie, je suis entouré de belles femmes avec qui je tombe amoureux, avoue Denis Villeneuve. Le personnage de Simone, c'est un condensé des femmes les plus importantes dans ma vie.»

Villeneuve s'étant adjoint un brillant directeur de la photographie en André Turpin, les scènes qu'il a tournées dans le désert s'avèrent particulièrement chargées de sens. Longs plans, lourds silences, décor lunaire qui illustrent la distance séparant l'homme et la femme.

Pour Denis Villeneuve, inspiré par la Nouvelle Vague et son maître,

Jean-Luc Godard, ce 32 août constitue «le début d'un laboratoire d'exploration d'écriture».

«J'avais envie de faire un film qui avait une structure dramatique très simple où les personnages secondaires allaient entrer et sortir comme des coups de vents. Je voulais qu'il y ait plein d'événements irrationnels qui arrivent aussi, ne pas avoir une structure dramatique américaine classique fonctionnant sur trois temps. Je voulais que ça ressemble plus à une "vraie aventure humaine" qu'un scénario tarabiscoté à la Atom Egoyan.

Ca me tape un peu sur les nerfs les trucs trop enchevêtrés, trop calculés, trop regardez-comme-je-suis-un-bon-scénariste.»

Exit les Grecs

Envers et contre tout, Villeneuve écrira dans l'avenir des scénarios avec une structure dramatique éclatée, fouettant le public et la critique qu'il juge souvent paresseux.

«Du moment que tu sors de la structure avec conclusion et tout ça, les gens sont dérouterés, constate-t-il. Il y a un "pattern" pour raconter des histoires qui date de 2000 ans, des Grecs, et si tu sors de ce pattern-là, t'es pas le bienvenu. C'est dommage.»

En ces jours d'automne, Denis Villeneuve se remet à l'écriture et tente d'oublier ses succès. Il se remet en question, le doute affame et nourrit son inspiration, selon ses humeurs.

Après avoir vu la qualité des films à Cannes, il est quelque peu secoué.

«Roger [Frappier, le producteur] me fait la morale à la journée longue par rapport à ça. Je ne voulais pas que ça me touche, mais je pense sincèrement que ça m'a mis pas mal plus de pression. On dirait que je mets la barre trop haut maintenant. J'ai eu des séances de thérapies "frappéesques". Roger s'est mis à m'engueuler, il m'a dit: "Oublie ça, arrête d'essayer de faire un bon film." Il faut que je fasse comme au premier film, retrouver la spontanéité.

«Faire un film où je ne me pose pas la question à savoir si ça va être bon ou pas. [...] Pour arriver à écrire mon prochain film, il va falloir que cet œil qui est au-dessus de moi, je le crève. Il faut que je revienne à une espèce de spontanéité. Ça va me demander plus de concentration qu'avant, je pense.»

«Le doute, c'est une forme de sagesse», laisse-t-il enfin tomber. Après le succès, voilà le métier qui entre dans le corps de Denis Villeneuve.

DOUBLE PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE FESTIVAL DE CANNES 1998. «COUP DE COEUR.» «UN FILM QUI A LA GRÂCE.» la vie rêvée des anges UN FILM DE ERICK ZONCA. AVEC ELODIE BOUCHEZ NATACHA RÉGNIER.

«Dis-moi que je rêve est le plus beau cadeau de l'automne.» «Martin Blodéau, Le Devoir» PHILIPPE CARCASSONNE présente MURIEL MAYETTE FRÉDÉRIC PERROT dis-moi que je rêve

PRIX DE LA MISE EN SCÈNE, FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1997. UN FILM DE CARLOS SAURA PAJARICO PETIT OISEAU SOLITAIRE version française

GRAND GAGNANT du FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 1998. PRIX DE LA MISE EN SCÈNE PRIX DU PUBLIC - meilleur film canadien PRIX DU MEILLEUR PREMIER LONG MÉTRAGE «2 Secondes, en passe de devenir UN FILM-CULTE.» Louise Blanchard / JOURNAL DE MONTRÉAL

CHARLOTTE LAURIER DINO TAVARONE 2 SECONDES UN FILM DE MANON BRIAND. MUSIQUE DU FILM DISPONIBLE chez tous les bons disquaires.

LE FILM N°1 AU QUÉBEC! «UN ÉMOUVANT POÈME!» «UNE COMÉDIE SAVOUREUSE!» C'À TON TOUR, Laura Cadieux. À L'AFFICHE!

UN TRIOMPHE À L'OUVERTURE DU DERNIER FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL! GAGNANT DU PRIX DU MEILLEUR FILM CANADIEN AU 23 FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO. «Un Woody Allen à la québécoise. On découvre un autre Robert Lepage, c'est rafraîchissant!» À L'AFFICHE!

SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 1998. «Une comédie romantique tour à tour grave et franchement drôle portée allègrement par des dialogues agiles et deux acteurs plutôt craquants.» BAYARD D'OR du Meilleur Film Festival international du film francophone de NAMUR. Un 32 août sur Terre un film de DENIS VILLENEUVE. PASCALE BUSSIÈRES ALEXIS MARTIN. DÈS LE 23 OCTOBRE!

LES
ARTS
CINÉMA

Si j'avais les ailes d'un ange...

Cinématographiquement aphone depuis l'échec du *Fabuleux voyage de l'ange*, en 1991, Jean-Pierre Lefebvre s'est battu pendant six ans pour qu'*Aujourd'hui ou jamais*, son vingt-cinquième film mettant en vedette Marcel Sabourin, Claude Blanchard et Micheline Lanctôt, voie enfin le jour.

MARTIN BILODEAU

Assis devant moi dans un petit bistrot de la rue Saint-Denis, le réalisateur des *Fleurs sauvages* et des *Dernières Fiançailles* parle de ce dernier-né, une comédie, avec la

fougue et l'enthousiasme d'un débutant. Un peu déçu de voir la tendance *fast-food* s'emparer du cinéma d'ici et d'ailleurs, Jean-Pierre Lefebvre revendique avec *Aujourd'hui ou jamais* un cinéma discursif, artisanal, proche des gens.

«J'aime le cinéma où il y a des erreurs, parce que qu'est-ce qu'une erreur, sinon un geste qui trahit

et ami (Jean-Pierre Ronfard) et une ancienne flamme qui s'était résignée à ne plus le voir rêver (Micheline Lanctôt) sont venus assister au miracle. Or, juste au moment où le ciel ne peut plus attendre, Napoléon (Claude Blanchard), le père d'Abel parti au Brésil quand celui-ci avait cinq ans, débarque dans l'espoir de mettre de l'ordre dans sa vie. Une jeune pilote énigmatique (Julie Ménard), tombée du ciel quelques heures plus tard, semble elle aussi avoir des comptes à régler dans ce théâtre rural.

«Il y a eu comme une espèce d'amertume, de sclérose, de neurasthénie, qui s'est emparée des gens, et Abel reflète ça. Il s'est assis sur son cul. Je connais beaucoup de monde comme ça, des intellectuels, des créateurs, qui étaient au centre de la fournaise, dans les années 75-80, et qui maintenant se contre-fichent de ce qui se passe. Ils sont pour la plupart fonctionnaires, bien assis, et touchent des salaires suffisamment gros pour dire: "Foutez-moi la paix, je veux plus être dérangé", avant de récolter, au moment de leur retraite anticipée, les dividendes d'un gros fond de pension.»

C'est grâce aux vidéos qu'il a filmés pendant son sursis cinématographique que Jean-Pierre Lefebvre a pu aborder *Aujourd'hui ou jamais* avec une naïveté totale. «Moi, ma chance, c'est que j'ai rien en banque, et je commence tout juste à créer. Là, il me semble que j'ai atteint une certaine maturité, celle qui me rend capable de partager et de déléguer», raconte Lefebvre, qui travaille en concertation avec tous ses collaborateurs, rejette toute attitude hiérarchique sur le plateau et met le savoir-faire de chacun à contribution. «Il y a un seul patron sur un plateau, et c'est ni le producteur, ni le réalisateur, ni le directeur-photo, c'est le sujet. Nous travaillons tous pour un sujet,

et en ce sens, le cinéma est pour moi à l'image de la société; une société, c'est un sujet: où allons-nous?»

Aujourd'hui ou jamais est moins un film sur la destination (la réponse) qu'une allégorie sur les moyens qu'il faut prendre (le voyage, l'envol) pour y arriver. Après le tournage, Jean-Pierre Lefebvre, qui vit dans les Cantons de l'Est avec sa petite famille,

près de ces grands champs de maïs ou atterrissent et décollent des petits avions privés, a pensé prendre ses ailes (apprendre à piloter); puis, la peur que l'ivresse de voler prenne le dessus sur la passion pour le cinéma l'en a empêché. S'il avait les ailes d'un ange, Jean-Pierre Lefebvre, il partirait pour...

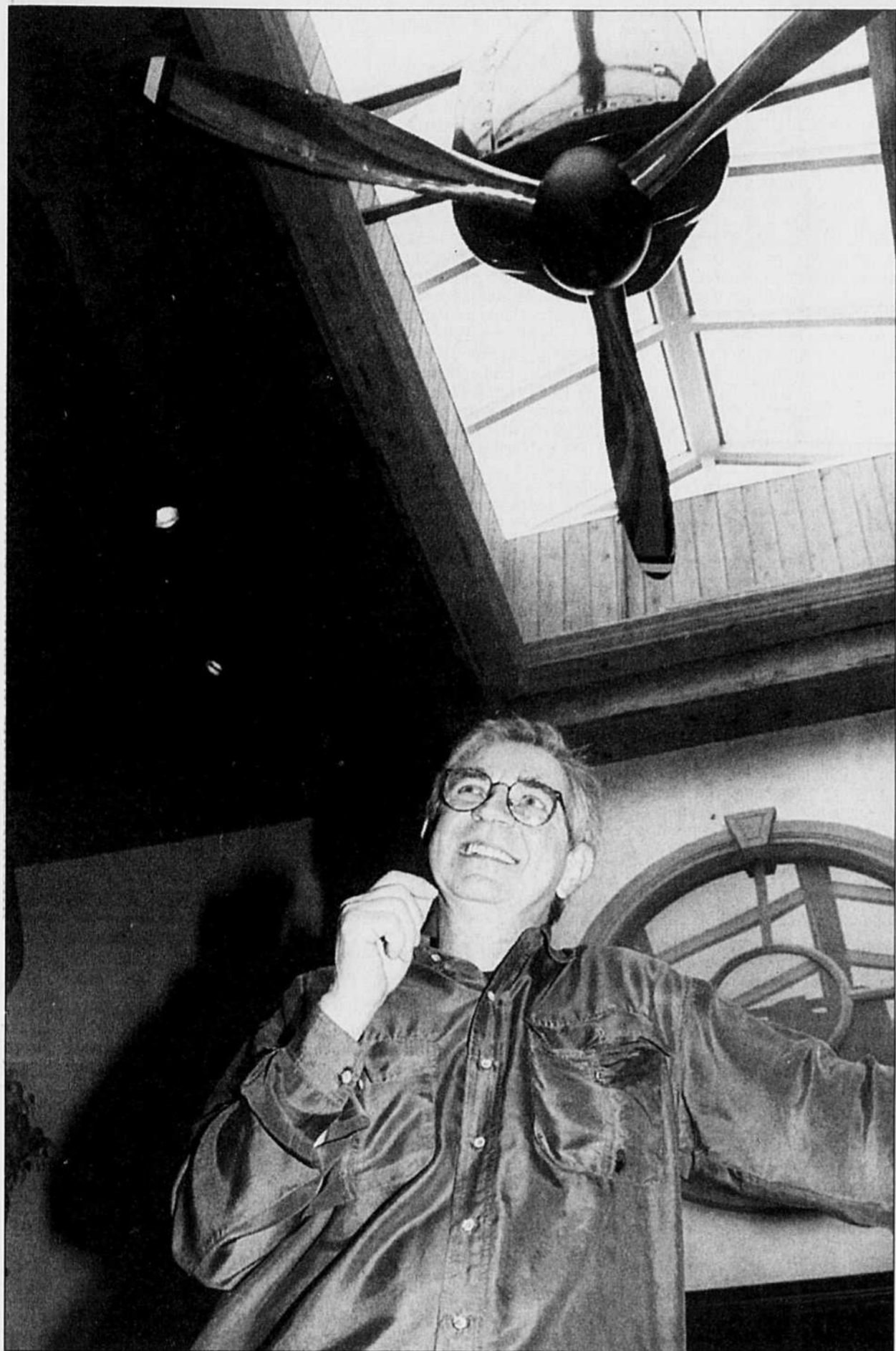
Déçu de voir la tendance fast-food s'emparer du cinéma, Jean-Pierre Lefebvre revendique un cinéma artisanal, proche des gens

sur le cours des choses.

Or, les rapports entre l'évolution du Québec et le personnage sont délibérés et parfaitement assumés par l'auteur. «C'est tout à fait conscient sauf que, au lieu de placer le sous-texte au niveau d'un projet nationaliste, je le mets au niveau d'un projet de société. C'est ce qui manque, ici comme ailleurs.» Ainsi, Lefebvre déplore que les grands projets collectifs soient érodés par la mondialisation, par le néolibéralisme, par la liberté virtuelle.

«On a beau communiquer avec le monde entier, les gestes concrets disparaissent. Je ne suis pas contre Internet; je suis contre les excès absolus des tendances univoques, dont la mondialisation», exprime celui qui a placé ses personnages entre ciel et terre, avec leurs seuls sens pour communiquer. Et résumer en quelques séquences bucoliques et souvent comiques l'existence de ce personnage bon enfant que la vie a autrefois conduit à assumer le rôle de sa mère

Lefebvre rejette toute attitude hiérarchique sur le plateau



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«On ne peut jamais excuser quoi que ce soit par le manque d'argent. Je dirais même que le problème, c'est qu'il y a trop d'argent; donc, souvent, on n'est pas porté à trouver une façon de faire, de réaliser, qui soit originale», estime le cinéaste Jean-Pierre Lefebvre.

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227
LE NEGOCIATEUR (13)
PETITS SOLDATS (G)
LOIN DU PARADIS (13)
BLADE v.f. (16)
SIX JOURS, SEPT NUITS (G)
L'ARME FATALE 4 (13)
CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

En tout temps! 2 18\$ taxes
relâche les lundis
Grandes-Prairies

REMSTAR DISTRIBUTION

Remstar Distribution et Vent d'Est Films présentent

AUJOURD'HUI OU JAMAIS

un film de Jean-Pierre Lefebvre

Marcel Sabourin
Claude Blanchard
Julie Ménard
Micheline Lanctôt
Jean-Pierre Ronfard

Scénario JEAN PIERRE LEFEBVRE MARCEL SABOURIN Musique DANIEL LAVOIE Producteur BERNARD LALONDE
Image ROBERT VANHERWEGHEM Son GILLES CORBEIL Montage BARBARA EASTO

produit avec la participation de
FONDS DE TÉLÉVISION ET DE CÂBLODISTRIBUTION POUR LA PRODUCTION D'ÉMISSIONS CANADIENNES TÉLÉFILM CANADA-PROGRAMME DE PARTICIPATION AU CAPITAL
SODEC (SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES) CRÉDIT D'IMPÔT DU QUÉBEC REMSTAR CORPORATION
PROGRAMMES DE CRÉDIT D'IMPÔT POUR LA PRODUCTION CINÉMATOGRAPHIQUE OU MAGNÉTOSCOPIQUE CANADIENNE AVEC LA COLLABORATION DE TÉLÉ-QUÉBEC SUPER-ÉCRAN

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

Tous les jours:
1:00 - 3:10 - 5:20 - 7:30 - 9:45

FESTIVAL INTERNATIONAL

NOUVEAU CINÉMA
NOUVEAUX
MEDIAS



MONTRÉAL 1998
15-25 OCTOBRE

INFO-FESTIVAL : 514.843.6560

www.fcmm.com

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE / ONF / CINÉMA PARALLÈLE / CINÉPLEX QUARTIER LATIN / MÉDIA LOUNGE (MUSÉE JUSTE POUR RIRE)

BANQUE LAURENTIENNE

la Fondation Daniel Langlois pour l'art, la science et la technologie

WALTON

BILLETS EN VENTE À TOUTS LES COMPTOIRS

LES ARTS

Le volet cédérom du FCMM

Dérives, délires et paranoïa

Jusqu'au 25 octobre, le Media Lounge du festival offre près d'une quinzaine de cédéroms, dont certains plutôt déroutants

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

En début de semaine encore, le Media Lounge du Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal (FCMM) ressemble à un chantier de construction. On y calibrait d'énormes caisses de son sur de gros bidules à voyants rouges pendant que des techniciens étaient à consteller l'endroit d'une myriade de projecteurs. C'est donc au milieu d'une jungle d'échelles, de consoles électroniques à moitié installées et de tables de contrôle éventrées par des lianes de câbles à haute tension que j'ai pu visionner une bonne douzaine de productions formant l'essentiel du volet cédérom du FCMM.

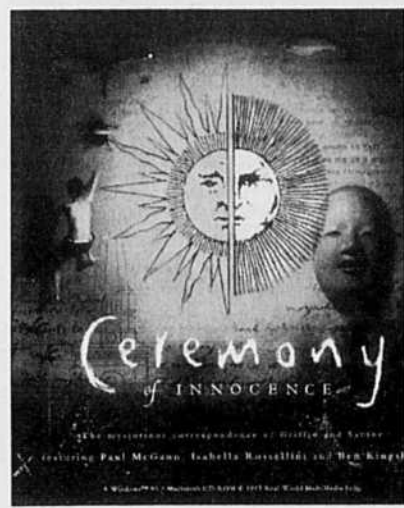
Une première constatation dès le départ: la production offerte au festival est nettement plus accessible au commun des mortels. Au cours des dernières années, en effet, c'est la tendance «recherche en arts électroniques» qui avait primé tant au FCMM qu'aux rencontres de l'International Symposium of Electronic Arts (ISEA) et aux «événements» multimédias tenus aux Foutoues électriques. Des choses intéressantes, évidemment, mais destinées à un «public choisi». Petite brisure, donc: au moins quatre des cédéroms offerts aux festivaliers cette année pourraient se retrouver sur le marché régulier. Et parmi ceux qui restent, à peine deux ou trois se modèlent sur la tendance «cédérom d'art» — comme on a longtemps dit «vidéo d'art» —, illustrant la fine pointe de la recherche en art électronique. Les purs et durs seraient-ils en train de se convertir?... Ou le marché en train de se transformer?

Pourtant, si la proportion des œuvres consacrées à la pure recherche formelle est en baisse, il faut noter que cette préoccupation

constante s'incarne encore partout. Même dans les deux ouvrages qui feraient un tabac si on pouvait les trouver dès demain matin sur les tablettes des magasins spécialisés: *Ceremony of Innocence* et *I Am a Singer*.

Ceremony of Innocence est une production du studio Realworld, «la bande de sautés de Peter Gabriel». Cette équipe a déjà mérité des honneurs prestigieux dans tous les festivals consacrés au multimédia: *Eve*, le dernier cédérom de Peter Gabriel, a reçu le Milia d'or 1998 à Cannes au printemps. La recherche formelle, ici, s'incarne dans l'histoire d'une correspondance (célèbre dans les pays anglo-saxons) entre deux personnages énigmatiques, Sabine et Griffin. Le cédérom est un délice à déguster tout sens en éveil. Sabine et Griffin s'échangent des cartes illustrées qui s'animent quand on approche le curseur et qui jalonnent ainsi d'indices cette plongée au cœur d'une relation étrange axée sur la création. C'est une œuvre magnifique, exigeante, même si elle n'est pas réservée qu'aux *happy few*.

I Am a Singer de l'Australien Megan Heyward est de la même eau. La recherche formelle pure y fait place à une architecture de navigation absolument exceptionnelle. Le scénario est assez simple: une chanteuse survit à un accident d'avion en Australie, mais elle en reste amnésique alors que son groupe est en pleine ascension et que l'Amérique s'ouvre à eux. Le cédérom est construit comme une sorte de sortie des limbes non linéaire et propose diverses voies d'exploration: celle des médias, du passeport et du journal. L'histoire d'Isabelle Jones est si prenante et si bien menée que c'est la première fois qu'un personnage d'une histoire racontée sur cédérom me fait vibrer. Il y a là un style d'écriture multimédia tout à fait remarquable qui ouvre peut-être de nou-



Ceremony of Innocence est une production du studio Realworld, «la bande de sautés de Peter Gabriel».

velles voies à la fiction sur support électronique.

D'autres œuvres attireront aussi l'attention. *Immemory* de Chris Marker frappe tout autant par son intelligence et sa beauté plastique que par les valeurs politiques et philosophiques qui la sous-tendent. On y verra se dérouler une profonde réflexion sur la vie à travers des chapitres fascinants («La Poésie», «La Guerre», «La Mémoire», «Le Musée», «Le Cinéma», etc.) qui parlent de grandeur et de décadence tout autant.

On retrouvera, mais poussé à ses limites, un esprit semblable dans *The Worst of Conanski*, une production française, on s'en serait douté au titre. Voilà une série de 12 vidéos, provocante, philosophico-humoristique dans sa forme. On confronte ici l'indifférence de l'homme moderne à des provocations de premier niveau. On parle de l'ennui, du désespoir de celui qui se présente comme «le mec le plus chiant du monde» et qui discute avec son grille-pain. Attention, des questions sont posées à la fin de chaque séquence, et si vous répondez mal, on vous servira une «punitive video» pour que vous appreniez (enfin!) à vous identifier à un objet... Conanski présente aussi un autre cédérom, *Boucles*, un truc absolument tordant qui introduit sous des titres hallucinés des séries de vidéo rejouées en boucles et pleines d'invention.

Paranoïa

Il ne faut toutefois pas croire que la programmation du festival néglige les «formalistes» désireux de savoir où en est la production internationale. Ceux-là se régaleront de *Bones of Napier* et de *CaGe* de David Clark, un Britannique qui s'amuse à intercaler de façon aléatoire neuf séries d'images dans le scénario des 400

Coups de Truffaut ou dans des extraits de Lacan. *Shock in the Ear*, d'un collectif australien, va dans le même sens. C'est une fascinante opération de déconstruction/construction à travers divers récits où l'expérience traumatique — le *shock* — joue un rôle très important qui en vient à dessiner le sens même du parcours. Esthétiquement, c'est une des plus belles expériences visuelles de toute la programmation, même si on y est constamment dérouter.

Restent deux ouvrages abordés trop incomplètement pour leur faire justice: *Internal Organs of a Cyborg*, de Jane Prophet, qui s'appuie sur une connexion Internet qui n'était pas encore branchée lors de ma visite. Et *Loki*, une production sans doute asiatique à voir les caractères imprimés sur le boîtier et qui est un exercice de déconstruction des images supporté par une trame sonore particulièrement envahissante. On aime ou on n'aime pas.

Mais je vous suggère de garder le plus étrange pour la fin et de terminer votre visite au Media Lounge avec *Information Age* de Jutta Kirchengew, une Américaine. C'est une expérience un peu spéciale, aussi bien vous prévenir, qui risque de vous faire plonger jusqu'aux racines de la plus pure des paranoïas. La chose se présente comme une histoire des télécommunications, du télégraphe à l'Internet. Anodin, ou presque. La documentation est sérieuse, tout à fait version multimédia d'une thèse présentée à l'université, mais déjà, la bande sonore est étrangement fascinante. Puis, ça dérape légèrement et les déhanchements sémantiques s'accumulent; le contenu se fait de plus en plus critique dès que l'âge de la radio apparaît et qu'on rappelle à quel point Hitler a appris rapidement à s'en servir. Et quand on arrive à l'âge de l'électronique... l'ordinateur plante! Les images et le texte disparaissent, l'écran scintille puis un message apparaît, vous demandant vos coordonnées. Vous n'y croyez pas. Puis un message d'erreur, laconique, ressemblant comme deux gouttes d'eau à tous ceux qu'on a tous vus un jour ou l'autre sur nos ordinateurs: le disque dur va être effacé! Maintenant, ça y est, vous y croyez! Vous paniquez même, cherchant un technicien du regard et cliquant frénétiquement de la souris. Ça fait des bruits infâmes. Ça va rendre l'âme! Déjà l'écran est noir. Et, deux éternités plus tard, des caractères d'imprimerie apparaissent. L'ordinateur — de la génération Hal — se met en contact avec vous en égrenant les lettres vertes, une à une, sur le fond d'écran noir. Je ne vous raconte pas la suite, mais, vous verrez, vous serez ravis de sortir prendre l'air sous l'œil des caméras de surveillance...

CINÉMA

Entre deux joints

DIRTY

Réalisation et scénario: Bruce Sweeney. Avec Babz Chula, Tom Scholte, Nancy Sivak, Benjamin Ratner, Vincent Gale, Abby J. Arnold. Image: David Pelletier. Montage: Ross Weber. Musique: Don MacDonald. Canada, 1998, 94 minutes. Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

Certains cinéastes auraient sans doute intérêt à taire les influences dont ils se réclament pour justifier leurs choix et expliquer leurs films. Bruce Sweeney, qui a fait son petit effet au Festival de Toronto en 1995 avec l'obtention du prix du meilleur premier film pour *Live Bait*, déclare volontiers s'inspirer des méthodes de John Cassavetes et de Mike Leigh; il aurait d'ailleurs suivi quelques cours avec ce dernier. Malheureusement, Sweeney n'a pas encore trouvé sa Gena Rowlands et son Ben Gazzara, ni subi les politiques économiques de Margaret Thatcher pour cultiver son indignation devant les injustices sociales. Cet Ontario établi sur la côte Ouest a collaboré au tournage du très décapant *The Grocer's Wife* de John Pozer, et c'est peut-être ce qui explique son goût pour les personnages marginaux, un peu fêlés et très compulsifs, qui vivent pratiquement au milieu de nulle part.

Dans *Dirty*, ils ne semblent pas avoir de but précis ni de grandes ambitions. Ils gravitent tous autour de la figure maternelle d'Angie (Babz Chula), une femme excentrique qui cultive et vend de la marijuana en plus de satisfaire le frénétique appétit sexuel de David (Tom Scholte), de stimuler la très névrosée Nancy (Nancy Sivak) et le non moins timoré Tony (Benjamin Ratner). Tous les trois mènent une existence terne, perdant leur temps à l'université ou dans de petits boulots. Angie tentera bien de mettre un terme à sa relation avec David tout en essayant de convaincre Nancy de solutionner, plus ou moins légalement, ses

problèmes financiers et de secouer Tony de sa torpeur en le jetant dans les bras de Nancy. Bien entendu, toutes ses tentatives aboutiront à un cul-de-sac et nous aurons la triste impression que rien n'a véritablement bougé dans le petit monde de *Dirty*.

Bruce Sweeney et David Pelletier, le directeur de la photographie, enrobent les acteurs et les décors dans un persistant clair-obscur. Cette image, volontairement «sale», exprime bien la dérive de ces personnages marginaux qui semblent totalement impuissants à vouloir transformer leur situation ou à afficher un semblant de révolte. Cette idée de mise en scène camoufle toutefois une absence de véritable scénario qui, dans l'état présent, ne retient que trop lâchement ces quatre paumés qui vivent plus qu'ils n'existent; ça sent l'improvisation, mais on s'ennuie, à juste titre, de Cassavetes et de Leigh... Le tout distille l'ennui, provoqué aussi par le misérabilisme de ce milieu que le cinéaste ne transcende jamais.

Les acteurs, eux, se débrouillent comme ils peuvent avec ces personnages frôlant la folie mais surtout une profonde déprime qui n'est pas sans affecter le spectateur le plus conciliant. Seule Babz Chula, dans le rôle pas très angélique d'Angie, réussit à apporter un peu de tonus à cet univers sombre et claustrophobique. Affichant sans pudeur un corps qui ne répond pas aux normes de perfection de la mode et de l'érotisme *soft*, elle joue le jeu de la sexualité crue et explicite avec une bonne dose de courage et d'audace.

Le cinéma canadien-anglais n'a maintenant plus rien à envier au cinéma québécois d'une certaine époque car les désaxés et autres mésadaptés sociaux affectifs ont pris d'assaut les écrans et meublent l'imaginaire de bien des cinéastes éparpillés d'un océan à l'autre. John Pozer, Bruce MacDonald et Atom Egoyan ont contribué à nourrir ce courant, mais certains d'entre eux l'ont fait avec plus de talent et d'ambition, cherchant à se placer au-dessus de la mêlée plutôt que de s'y confondre.



Tom Scholte et Babz Chula dans *Dirty* de Bruce Sweeney.

production Le Groupe de la Veillée

Le Songe d'une nuit d'été

d'après William Shakespeare

DERNIÈRE CHANCE SUPPLÉMENTAIRES !
22, 23, 24 octobre

C'est une production, vraiment, d'une invention remarquable, très contemporaine. La mise en scène résumée en trois mots: action, finesse et fluidité. Une des plus grandes productions de Shakespeare que j'ai vues à ce jour.
Solange Lévesque, Midi-Culture/ISRC

Une vision de qualité présentée dans une esthétique «songée». Un tel théâtre, souvent, on en rêve. Profitez-en, lecteurs, maintenant que la réalité s'offre à vous.
Hervé Guay, *Le Devoir*

Des comédiens qui font de cette adaptation un petit moment de bonheur. Héroïse Depocas compose magistralement un lutin Puck qui tient à la fois de l'enfant, de l'extraterrestre et du Marsupilami. (...) L'ensemble de la distribution se jette de toute façon avec générosité dans cette étrange et finalement séduisante relecture.
Marie-Christine Blais, *La Presse*

Scénario et mise en scène Oleg Kisseliov
avec Karyne Lemieux, Noémie Godin-Vigneau, Héroïse Depocas, Maria Monakhova, Reynald Bouchard, Patrice Gagnon, Pascal Auclair, Patrice Savard, Richard Lemire, Dominick Thurber, Michel-André Cardin.

Scénographie Oleg Kisseliov • Éclairages Michel Saint-Amant
Costumes Oleg Kisseliov et Anna Biro

29 septembre au 18 octobre 1998

CARTES-ABONNEMENT disponibles: 526-6582

BANQUE LAURENTIENNE

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE
1371, rue Ontario Est
Réservations 526-6582
Réseau Admission 790-1245

OMNIBUS présente

LA FEMME FRANÇAISE ET LES ÉTOILES

MARIE LEFEBVRE SPECTACLE SURREEL TRANFUS JEAN ASSSELIN

COMPLÈT
20, 21, 22 octobre

de Louis Aragon, Marie Lefebvre et Jean Asselin
scénographie Aniek La Bissonnière costumes Nathalie Burman
éclairages André Naud conception sonore Yves Daoust
Du 6 au 24 octobre 1998, mardi au samedi à 20H00

espace libre 1945, rue Fullum, Montréal
réservations : 521.4191

DÈS LE 29 OCTOBRE, OMNIBUS PRÉSENTE

LA BARONNE ET LA TRUIE

texte MICHAEL MACKENZIE traduction PAUL LEFEBVRE mise en scène FRANCINE ALEPIN avec FRANCINE ALEPIN et DENISE BOULANGER assistance à la mise en scène JEAN BOILLARD / scénographie ANIEK LA BISSENNIÈRE costumes MARYSE BIENVENU / éclairages ANDRÉ NAUD / musique JUDITH GRUBER-STITZER

CHANTS LIBRES
PAULINE VAILLANCOURT
OPÉRATrice ARTISTIQUE

l'opéra le Vampire et la Nymphomane

Une création délirante et originale!
Dominique Olivier, VOIR, octobre 1996
Lauréat-finaliste, Grand Prix 1996 du CACUM
Lauréat du Prix Opus 1997
Conseil québécois de la musique

Musique Serge Provost
Livret Claude Gauvreau
Mise en scène Lorraine Pintal

Brian Nickel baryton
Pauline Vaillancourt soprano
Renée Lapointe mezzo-soprano
Albert Millaire comédien
Monique Mercure comédienne
Geneviève Charest, Chantal Dionne, Maryse Inis, Claude Lemieux, Jean Mahoux, Renaud Paradis

3 soirs seulement
22, 23 et 24 octobre, 20 h

Orchestre **Nouvel Ensemble Moderne**
sous la direction de **Lorraine Vaillancourt**
Scénographie **Michel Goulet**
Costumes **Ginette Noiseux**
Éclairages **Guy Simard**
Maquillage **Jacques-Lee Pelletier**

1345, avenue Lalonde, métro Beauty
Guichet : (514) 521-4493

USINE C
mission

En collaboration avec LES ARTS du Maurier (514) 790-1245 1 800 361 4595

LES ARTS
CINÉMA

Là-haut, entre le passé et le présent

AUJOURD'HUI OU JAMAIS

De Jean-Pierre Lefebvre. Avec Marcel Sabourin, Claude Blanchard, Julie Ménard, Micheline Lanctôt, Jean-Pierre Ronfard. Scénario: Jean-Pierre Lefebvre, Marcel Sabourin. Image: Robert Vanherweghem. Montage: Barbara Easto. Musique: Daniel Lavoie. Québec, 1998, 106 minutes.

MARTIN BILODEAU

De voir une œuvre contemporaine comme *Aujourd'hui ou jamais*, vingt-cinquième film de Jean-Pierre Lefebvre, s'inscrire dans une continuité historique et en traîner l'héritage dans son sillage (le film clôt une trilogie amorcée en 1967 avec *Il ne faut pas mourir pour ça* et poursuivie en 1977 avec *Le Vieux Pays où Rimbaud est mort*) rappelle non seulement que l'histoire de notre cinéma est jeune, mais aussi que certains de ceux qui l'ont mise au monde sont encore en âge de tourner. C'est le cas du moins de Jean-Pierre Lefebvre, qui propose ici un film simple et chaleureux, sur les thèmes du souvenir, de l'appartenance et de l'affranchissement, qui a pour théâtre la campagne québécoise (admirablement filmée par Robert Vanherweghem). Une œuvre imparfaite mais authentique et personnelle, en parfaite continuité avec celles qui l'ont précédée.

L'humanité pourrait se diviser en deux. D'un côté, ceux qui trouvent que le ciel est haut; de l'autre, ceux qui trouvent que la terre est basse. Abel (Marcel Sabourin) appartient à cette seconde catégorie, bien que ce pilote de 55 ans, propriétaire d'un aéroport de campagne en passe d'être saisi par la banque, n'ait pas décollé du sol depuis 15 ans, c'est-à-dire depuis qu'un atterrissage raté a fauché la vie de son grand ami.

Aujourd'hui, il ne reste plus à ses côtés qu'un vieux complice (Jean-Pierre Ronfard) et une ex-blonde (Micheline Lanctôt) pour le regarder prendre enfin son envol à bord de son Tiger Moth, un beau matin de juillet. Or, l'arrivée en Cadillac blanche de son père (Claude Blanchard), exilé au Brésil depuis 50 ans où il aurait fait fortune, et l'atterrissage d'un avion de collection avec à son bord une jeune pilote (Julie Ménard) dont les troubles de moteur cachent un grand secret, maintiendront Abel au sol encore une journée, au cours de laquelle il devra apprendre

à faire la paix avec lui-même, son père et son passé.

La distribution, la manière, le sujet, tout participe à faire d'*Aujourd'hui ou jamais* un film d'un autre temps, quelque chose de précieux mais de fragile et de souvent malhabile, qui rappelle que le cinéma appartient à ceux qui le rêvent bien plus qu'à ceux qui ont les moyens d'en racheter les risques. L'approche communale privilégiée par Lefebvre apporte au film ses plus belles qualités, à commencer par cette espèce de vent poétique qui souffle de toutes parts, grâce à une écriture libre et sans faux-fuyants, à la complicité évidente qui cimente les comédiens, ainsi que celle, plus évidente encore, qui unit Lefebvre et Marcel Sabourin. Le comédien, l'une des premières grandes vedettes de cinéma au Québec, tient pour la troisième fois en 31 ans le rôle de cet Abel, bonhomme, qui a vieilli à ses côtés et que l'acteur a participé à faire renaître en coscénarisant le film.

Cela dit, cette liberté a un prix, qui est celui de la rigueur. Des dialogues souvent maladroitement, des scènes parfois non abouties, des personnages inégalement définis, laissent perplexes. Jean-Pierre Ronfard, qu'on ne voit jamais au cinéma et c'est dommage, surjoue ce rôle de François débonnaire un peu simplifié par l'intrigue; aussi, la jeune Julie Ménard, dans son premier rôle à l'écran, n'arrive pas à faire passer, sur le mode de la *commedia dell'arte* préconisée par le scénario, l'imposture dont elle est l'artisan.

En revanche, Micheline Lanctôt, dans le rôle d'une aubergiste campagnarde et joyeuse (on pense à Bernadette, la candeur en moins), donne un élan positif au film et offre un contrepoint paisible au troublé Abel; enfin, Claude Blanchard, dans un rôle très physique avec ses habits blancs et ses airs dignes de propriétaire terrien, apparaît comme un spectre de la Grande Noirecur: «*Tas pas entendu chanter Félix et t'as pas connu Maurice Richard*», lui lance son fils, que ce fait suffit à faire de son père un étranger. Étranger à la nation, il ne peut qu'être étranger à son fils.

Ainsi, par cette rencontre entre un père et son fils, parc ce face-à-face entre le passé et le présent, Lefebvre contribue à sa façon à dissiper un malaise, voire un malentendu, pour permettre que soit rétabli le dialogue entre le ciel et la terre, entre l'homme et son rêve.



Elodie Bouchez dans *La Vie rêvée des anges*.

Fascinant double portrait

LA VIE, RÊVÉE DES ANGES

Réalisation: Érick Zonca. Scénario: Érick Zonca et Roger Bohbot. Avec Elodie Bouchez, Natacha Régnier, Grégoire Colin, Joe Prestia et Patrick Mercado. Image: Agnès Godard.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Ce très beau film, sensible, remarquablement bien joué, apparaît d'abord comme un double portrait dessiné par un pinceau d'artiste, côté soleil et côté ombre, où l'espoir et la blessure se fréquentent jusqu'à ce que l'innocence s'y fracasse.

Érick Zonca a signé, avec *La Vie rêvée des anges*, un excellent premier long métrage qui fut d'emblée salué par la critique comme le meilleur film français du dernier Festival de Cannes en plus de se valoir les honneurs du jury avec cette double palme d'interprétation féminine remise à Elodie Bouchez et Natacha Régnier.

Les grandes qualités de jeu des deux actrices ne doivent pourtant pas faire oublier les vertus techniques de

ce film tout en mouvements subtils, en climats suggérés, tourné souvent avec une caméra à l'épaule, collé aux visages, aux expressions des protagonistes, mais aussi aux lieux de l'action: un appartement, un bar, une boîte de nuit, une usine, un hôpital, les rues de Lille dont on perçoit à la fois l'animation et la suffocation propre aux villes de province. Le film s'inscrit dans tout ce courant de la Nouvelle Vague française, qui se met à l'écoute de jeunes héros souvent en déroute dans une France profonde. On pense à Manuel Poirier, à Laetitia Masson, à Xavier Beauvois, à leur cinéma collé à la vie aux aspects quasi documentaires dont *La Vie rêvée des anges* procède aussi, en nous faisant entrer de plain-pied avec force gros plans dans l'intimité des personnages. C'est aussi un âge, une époque, une dérive que le film explore, ce qui lui confère une résonance et une portée universelles.

Double portrait donc, et quel double portrait fascinant! On rencontre Isa (Elodie Bouchez), une routarde qui, au hasard d'une rencontre à l'usine avec une jeune ouvrière, Marie (Natacha Régnier), partage l'appartement qu'elle habite et devient son

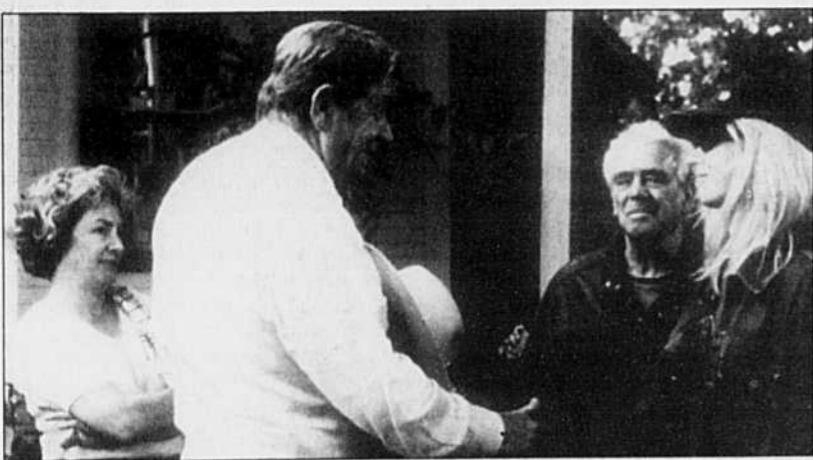
amie. En fond de scène: un accident de la route qui a coûté la vie à la propriétaire du logement et laissé sa fille adolescente en plein coma. Et voici qu'Isa s'intéressera à la malade après avoir lu son journal, ira la visiter à l'hôpital, établissant un rapport presque d'intimité avec cette forme inconsciente et palpitante.

Rien de plus différent que ces deux jeunes femmes ici présentées. Autant Isa est généreuse, naïve à la limite, pleine d'espoir et de joie de vivre, autant Marie s'avère sensible et amère, meurtrie, refermée sur elle-même. Lorsque celle-ci devient amoureuse d'un riche fils à papa, séduisant et égo-centrique (Grégoire Colin), les deux amies entrent en rupture et leurs mondes s'entrechoquent.

Quelle prestation d'actrices! La solaire Elodie Bouchez (si remarquée dans *Les Roseaux sauvages*, *Le Pêril jeune* et *Le Plus Bel Âge*) habite son rôle de routarde avec une force, une générosité incandescentes. Elle tire son personnage vers le haut sans jamais la transformer en simple brave fille mais en lui conférant une dimension supérieure de candeur menacée. Quant à Natacha Régnier, avec son

sourire crispé, ses sautes d'humeur, sa fragilité physique, sa dureté, sa passion tête baissée pour un homme qui la blesse, elle incarne avec une finesse incisive toute la blessure de son personnage d'ombre.

Le film repose sur un scénario très solide et pourtant simple, la confrontation de deux caractères qui se dévoilent à travers les petits événements de la vie: un travail à l'usine, la rencontre de deux «videurs» d'une boîte de nuit — gros garçons au cœur tendre auxquels Jo Prestia et Patrick Mercado confèrent une merveilleuse tendresse bourru —, une passion malheureuse, un rapport différent à la tragédie et au malheur des autres. Ce sont les événements extérieurs qui révèlent et éclairent le comportement des jeunes filles, sans à-coups, sans situations forcées, avec des dialogues percutants qui dévoilent peu à peu l'abîme qui sépare les deux personnages principaux. Érick Zonca a eu l'intelligence de laisser son dénouement ouvert de l'autre côté de la tragédie, laissant l'espoir ou le désespoir se creuser une niche dans l'esprit du spectateur, selon la lecture qu'il apporte, pour que planent tous les possibles.



VERO BONCOMPAGNI

Micheline Lanctôt, Claude Blanchard, Jean-Pierre Ronfard et Julie Ménard.

Sun Life présente

L'Oiseau vert

Entier au TNM

DE CARLO GOZZI TEXTE FRANÇAIS DE MARCO MICONE
MISE EN SCÈNE DE PAUL BUISSONNEAU

AVEC MARTIN DRAINVILLE, ISABELLE DRAINVILLE, HÉLÈNE LOISELLE,
JEAN-LOUIS MILLETTE, LOUISE TURCOT, SUZANNE CHAMPAGNE,
GHYSLAIN TREMBLAY, YVES DESGAGNÉS, FRÉDÉRIC DESAGER, AUBERT PALLASCIO,
LOUIS-PHILIPPE DANDENAULT, PAUL CAGELET, PASCAL POULIOT

DU 27 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE RÉSERVATIONS: 866-8668

LA PRESSE, TITRE, MEDIACOM

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

Le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE en coproduction avec le THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS présente en collaboration avec LES ARTS du Maurier

Tout bas... si bas

De Koulsy Lamko

Mise en scène: MARTIN FAUCHER
Assistance à la mise en scène: JEAN GAUDREAU
Interprètes: VALÉRIE BLAIS, PATRICE COQUEREAU, PHILIPPE COUSINEAU, STÉPHANE DEMERS, MURIEL DUTIL, GÉRALD CAGNON, LUC MORISSETTE et MARYSE POULIN
Concepteurs: ANGELO BARSETTI, RAYMOND MARIUS BOUCHER, MARYSE POULIN, ANDRÉ RIOUX, PATRICIA RUEL, MARC SÉNÉCAL

LA LICORNE

13 octobre au 7 novembre 1998

du mardi au samedi à 20h
le mercredi à 19h et dimanche à 15h
4559 Papineau (coin Mont Royal)

Réservations: (514) 523 2246

Guy de Maupassant

Le Horla

Avec: Patrick Quintal

Mise en scène: Carole Nadeau
Éclairages: Cathéri Barbeau
Décor et costumes: Louis Hudon
Musique: Jacques Jobin
Régie: Lillie Bergeron

Du 28 octobre au 14 novembre 1998
du jeudi au samedi 20h30

SALE FRED BARRY
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Billetterie: 514 253-8974
BILLETTS: 514 790-1245
1 800 361-4595

Télé-Québec, Ville de Sherbrooke, COOPÉRATIVE DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC

LES ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

Conspirations

MARTIN BILODEAU

Deux films ayant pour thème la conspiration prennent l'affiche cette semaine. Est-ce l'effet du hasard?

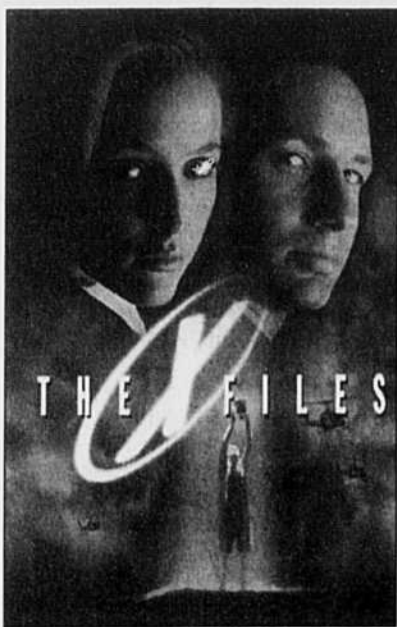
THE SPANISH PRISONER (LA PRISONNIÈRE ESPAGNOLE)

★ ★ ★

Dans le genre suspense économique, où l'intelligence remplace l'effet, on fait difficilement mieux que ce remarquable *Spanish Prisoner* réalisé par le cinéaste-scénariste-dramaturge David Mamet, qui avait mis la même maîtrise à contribution dans *House of Games* et *Homicide*, deux films méconnus qu'on peut trouver dans tous les clubs vidéo.

Pour l'instant, laissons *The Spanish Prisoner* nous entraîner dans le monde insolite de l'espionnage industriel, que Mamet nous fait pénétrer à la suite d'un mathématicien naïf (excellent Campbell Scott) qui, après avoir découvert une formule qui apportera gloire et argent à son entreprise, devient l'objet et la cible d'un jeu de pistes et de masques où figurent à l'avant-plan un millionnaire à l'amabilité suspecte (Steve Martin), un patron aux intentions floues (Ben Gazzara) et une secrétaire engageante (Rebecca Pidgeon, étonnante).

Parti d'un scénario brillant, écrit avec la finesse d'un calligraphe et la rigueur d'un mathématicien, Mamet a mis en scène un suspense solide et dépeillé qui va s'accéléralant (le départ est très lent, mais il faut voir la suite), entièrement appuyé sur des personnages étoffés et une intrigue à géométrie variable qui rappellent le cinéma américain engagé des années 70 avec son air de petit film et sa chanson de grand.



THE X-FILES (AUX FRONTIÈRES DU RÉEL)

★ ★ 1/2

Au cours des deux dernières années, la série créée par Chris Carter est devenue le carrefour d'une multitude d'intrigues et de conspirations tellement emmêlées ou imbriquées qu'il est devenu presque impossible d'y garder la tête froide. Et ce, d'autant plus que Carter, réalisateur et scénariste du film (avec Frank Spotnitz, lui-même vétérane de la série), est passé maître dans l'art du canular, qu'il nous refait à l'envers et à l'endroit, de sorte que la réflexion sur la foi, la science et l'altérité, à la base de la série, s'est peu à peu laissée écraser sous le poids d'une machine productrice de mythes à la chaîne.

Celle-ci n'a jamais été aussi puissante



te que dans ce *The X-Files* explosif et souvent jouissif, qui rassemble les enjeux d'épisodes récents et moins récents (dont la présence d'extraterrestres parmi nous et l'hospitalité secrète que le gouvernement américain leur apporte), mêlés à une intrigue d'armes biochimiques (le fameux liquide noir), leur propagation (par les abeilles) et leur enragement (le fameux vaccin). Bref, un scénario qui se veut autant la suite de ce qui a précédé, synthétisé par des dialogues abondants, que l'amorce de ce qui devrait suivre, nos guides Mulder (David Duchovny) et Scully (Gillian Anderson) en faisant foi et la diffusion des nouveaux épisodes devant débiter sous peu.

CLOCKWATCHERS

★ ★ 1/2

Iris (Toni Collette), une jeune femme timide qui vient d'entrer à l'emploi d'un bureau de crédit, se lie d'amitié avec trois consœurs dont les flamboyants rêves d'avenir jurent avec le quotidien de ce bureau monochrome peuplé de somnambules aux yeux rivés sur l'horloge. Lorsque des objets personnels commencent à disparaître, les rumeurs vont bon train parmi les employés, jusqu'à ce que, chemin faisant, des accusations malveillantes et erronées aient raison de la confiance et de la solidarité qui régnaient au sein du quatuor.

Premier film de Jill Sprecher, une figure importante dans les milieux du cinéma indépendant américain, *Clockwatchers* est une satire douce et lucide sur l'aliénation de l'individu soumis au système du travail de bureau, doublée d'un éloge de la solidarité féminine. Le scénario de cette comédie du travail, que Sprecher a écrit avec sa sœur Karen, divise le film en deux parties distinctes: la première, la plus forte et la mieux rythmée, présente les personnages et cumule une série d'observations justes et drôles sur ces affreux espaces de travail éclairés au néon; la seconde, moins maîtrisée, délie les fils d'une intrigue qui tourne en rond et engage quelques développements parallèles laissés en suspens. En v. o. anglaise seulement.

A PERFECT MURDER (MEURTRE PARFAIT)

★

Adaptation contemporaine de *Dial M for Murder*, pièce de Frederick Knott qu'Alfred Hitchcock avait transposée à l'écran en 1954, ce déluge de lieux communs et d'images tape-à-l'œil, ce ramassis d'idées tellement usées que son histoire d'épouse (Gwyneth Paltrow) menacée par un mari machiavélique (Michael Douglas) qui a engagé son amant (Viggo Mortensen) pour la tuer ressemble à une satire soumise à l'esthétique du clip, à l'odeur du cash et à la culture du hit.

THÉÂTRE



Maka Kotto et Anne-Marie Cadieux dans *Combat de nègre et de chiens* de Bernard-Marie Koltès.

Crise au centre, bouillonnement en marge

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le jeu nouveau est arrivé. Ce 87^e numéro fait la part belle aux «franges» du théâtre, avec notamment trois commentaires savants et critiques sur le conte, la danse et l'opéra.

Cette première forme du spectacle — également première au sens historique — a fait l'objet de la dernière «Entrée libre» de *Jeu*, une discussion qui a réuni à la Licorne, en mars 1998, la conteuse Oro Anahory, l'auteur Yvan Bienvenue, instigateur des populaires *Contes urbains*, la professeure Lynda Burgoyne, l'auteur et comédien Joël da Sylva ainsi que Marc Laberge, conteur et directeur du Festival interculturel du conte de Montréal.

Les débats étaient animés par Michel Vaïs, qui les synthétise maintenant dans un texte intitulé *Le Conte en question*. De son côté, Alexandre Lazarides passe en revue la dernière saison lyrique tandis que Guylaine Massoutre, notre collègue des pages littéraires et critique de danse du *Devoir*, s'attarde à l'automne 1997 en danse et surtout aux productions locales et étrangères présentées au dernier Festival international de la nouvelle danse (FIND).

Ce n'est pas tout. La revue propose aussi un portrait-entrevue du comédien Gérard Poirier (réalisé par une autre collaboratrice du *Devoir*, Solange Lévesque), une présentation du maître d'armes et de combat Huy-Phong Doan (par Philip Wickham), quelques «considérations sur l'œuvre de Larry Tremblay» (par Diane Godin), un entretien avec le dramaturge Michel Vignaver et un autre avec le metteur en scène russe Lev Dodine. Plusieurs «Relectures» sont également au menu, de Molière et Racine à la tragédie grecque en passant par Bernard-Marie Koltès. On a également droit à un coup de sonde vers les racines de la Ligue nationale d'improvisation, qui fête ce mois-ci son 21^e anniversaire. Et puis il y a évidemment une trentaine de critiques de spectacles récents. Ce tout nouveau tout beau numéro de la petite bible des arts de la scène se vend 14 \$.

Crises

Une autre revue, un autre numéro,

paru il y a quelque temps celui-là. Il s'agit en fait de la troisième livraison du «nouveau» *Annuaire théâtral*. Les deux numéros précédents étaient consacrés à «La dramaturgie» et au Théâtre du Nouveau Monde. Cette fois, l'équipe combinée du Centre de recherche en littérature québécoise et de la Société québécoise d'études théâtrales s'intéresse à la période des années 1930-50.

Dès la présentation, intitulée «Les Crises comme jalons de l'histoire», Chantal Hébert, directrice de la revue, établit un lien avec l'actualité, notamment avec la toute récente controverse lancée par le comédien Raymond Cloutier et relayée dans les médias (surtout *Le Devoir*) au sujet du «cul-de-sac» actuel du milieu théâtral québécois. Elle écrit ensuite que ce dossier de sa revue rappelle que «les tiraillements ne datent pas d'hier, bien que les sources, motifs et enjeux des tensions diffèrent selon les époques». Elle se demande même, comme Fernand Dumont, cité en exergue, si l'état de crise ne fonde pas la substance de la culture. «Le théâtre est en crise?», questionne Chantal Hébert. *N'est-ce pas là sa dynamique? Crises, ruptures, tensions, n'irriguent-elles pas les grandes expressions théâtrales?*

Le dossier en question, préparé par Gilbert David (tiens, un autre ancien du *Devoir*...), montre alors comment le théâtre québécois a louvoyé d'une crise à l'autre, du krach de 1929 aux lendemains de la Deuxième Guerre mondiale. Un premier texte, signé par le professeur David, de l'Université de Montréal, interroge les discours tenus alors sur le théâtre par les animateurs cléricaux. Madeleine Greffard met en perspective les usages radiophoniques du théâtre, entre la naissance canadienne de la radio (1922) et celle de la télé (1952). Jean Léo Godin attire ensuite l'attention sur la troupe «LÉquipe» (1942-1948) de Pierre Dagenais, tandis que Yves Jubinville déconstruit *Les Cahiers des Compagnons (1944-1947)*, la première revue théâtrale au Québec.

En complément de ces cinq articles du dossier, la section «Document archivistique» est consacrée au contexte de création de *La Cathédrale* de Jean Després en 1949. Ce numéro de *L'Annuaire théâtral* se termine avec deux

articles de fond consacrés à une méthode d'analyse de l'espace dans le texte dramatique (par Hélène Laliberté) et sur l'adaptation par Michel Tremblay du *Mistero Buffo* de Dario Fo (par Serge Bergeron). Le numéro se vend 18,50 \$.

Ados

Hélène Beauchamp a participé à la fondation de la Maison Théâtre («le TNM des jeunes») et enseigne au département de théâtre de l'UQAM. Après avoir publié *Apprivoiser le théâtre*, aux mêmes Éditions Logiques, elle s'attarde maintenant au théâtre adolescent, à «ce théâtre qui appartient en propre aux adolescents, qui serait inscrit dans leur culture et en tirent ses caractéristiques, un théâtre dont ils maîtriseraient l'ensemble des composantes, depuis les contenus thématiques, le style, l'écriture, jusqu'à la conception et la production des éléments visuels et sonores, un théâtre qui mettrait en évidence leur prise de parole et leur mise en vision du monde».

Bref, l'ouvrage propose de définir pour la première fois une «pédagogie de la création théâtrale» qui respecte les caractéristiques propres aux adolescents. Et pour ce faire, l'auteure allie la théorie et la pratique, relie la réflexion sur le théâtre adolescent à la fréquentation concrète des travaux. Pour encore mieux saisir leurs attentes, Hélène Beauchamp a même réalisé des entrevues avec des jeunes de 15 à 17 ans. Et après avoir défini le théâtre adolescent et étudié les contraintes de cette forme particulière, elle fournit donc des clés pratiques d'accès à la scène.

CAHIER DE THÉÂTRE JEU

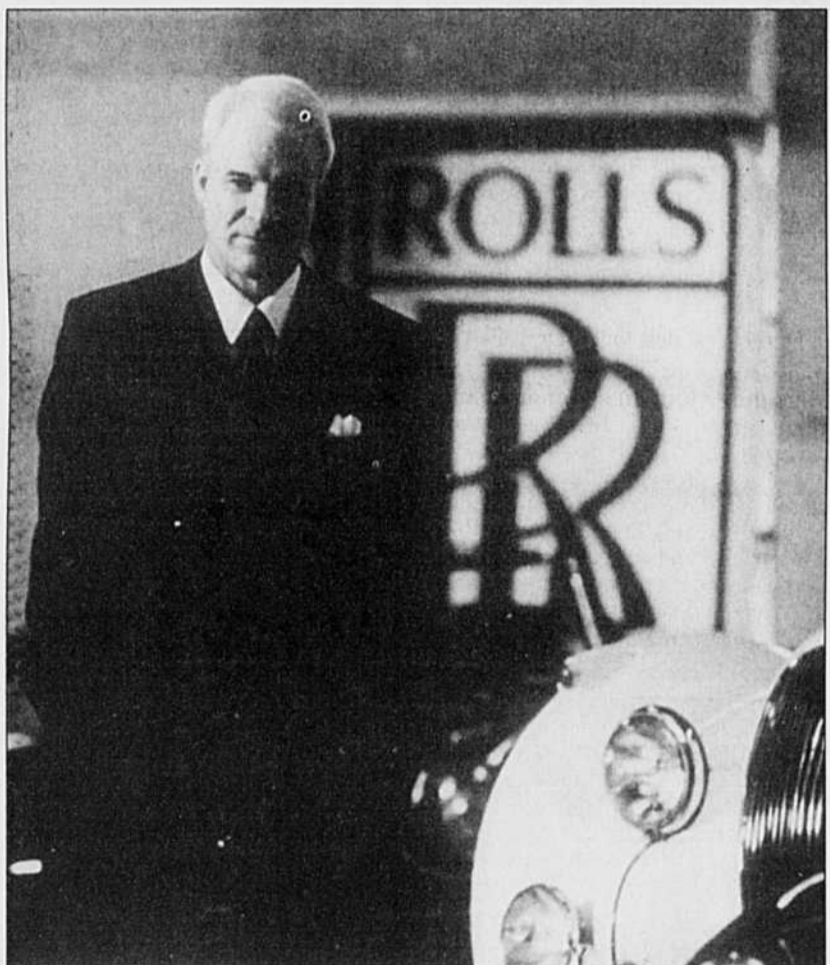
N° 87, 1998, 2 juin, 188 pages

L'ANNUAIRE THÉÂTRAL

«Québec, 1930-1950: aspects d'une sortie de crise»
N° 23, printemps 1998, 187 pages

LE THÉÂTRE ADOLESCENT

Hélène Beauchamp
Les Éditions Logiques, Collection «Théorie et pratiques dans l'enseignement»
268 pages



Steve Martin dans le rôle du millionnaire à l'amabilité suspecte dans *La Prisonnière espagnole*.

SYLVAIN ÉMARD DANSE présente

MENSONGE VARIATIONS

CHORÉGRAPHIE Sylvain Émard
INTERPRÈTES Marc Boivin, Sophie Corriveau, Parise Mongrain, Blair Neufeld, Luc Ouellette, Sylvain Poirier
MUSIQUE ORIGINALE Bertrand Chénier
ÉCLAIRAGES Marc Parent
SCÉNÉGRAPHIE Richard Lacroix
COSTUMES ET MAQUILLAGE Angelo Barsetti
RÉPÉTITIONS Francine Gagné

DU 28 AU 31 OCTOBRE ET DU 4 AU 7 NOVEMBRE À 20H
Rencontre du jeudi avec Sylvain Émard le 29 octobre

LAGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE

MENSONGE VARIATIONS défie toute description... Émard est un sorcier du mouvement... Les danseurs, un collectif remarquable de talents exceptionnels.
P. Anthony, *The Edmonton Journal*, 5 septembre, 1998

LA BALLADE DU PLOMBIER

de Claire Voisard

Une production de **L'illusion, Théâtre de marionnettes**

Texte et mise en scène : Claire Voisard
Marionnettistes : Petr Baran et Diane Choquette
Les concepteurs : Petr Baran, Charles Maher, Jean-Philippe Morin, Tom Rivest et Serge Tremblay

Une époustouflante découverte des mers imaginaires!

Du 3 au 18 octobre 1998
Les samedis et dimanches à 15 h

la Maison Théâtre

Billets en vente (514) 288-7211

245, rue Ontario Est 514 790-1245
Métro Berri-UQAM 1 800 361-4595

ALCAN
BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVA

LES ARTS

DISQUES

Délicieux décrochage en forme de fauteuil

Le nouvel album de Sylvain Lelièvre n'est pas une plaquette de plastique avec des machins encodés dedans. C'est un fauteuil. Un fauteuil capitonné. Ou alors un coussin délicatement brodé de dentelles, mais bien rembourré pour qu'on puisse y blottir sa tête. Écouter *Les Choses inutiles*, c'est trouver un endroit où l'on est bien, au chaud, blotti.

SYLVAIN CORMIER

On sera d'abord frappé par un premier effet, celui qui produit la musique. Une musique enveloppante, souple et moelleuse, confortablement jazzy, un tantinet cocktail lounge. Il y a en plus l'effet que produisent les textes, finement tournés, intensément sentis, richement rimés. Jugez-en par ce petit rien de la chanson-titre: «*Je rêve d'un monde indocile / où les crocodiles / et les orchidées / auraient chaque année bissexile / le droit d'être une île / ou même député.*» Un p'tit décrochage surréaliste sur fond de violon à la Grappelli. Pur délice.

Ceux qui fréquentent la chanson de Sylvain Lelièvre me diront qu'il en est ainsi depuis le premier album de 1973, et que *Les Choses inutiles* étant le onzième opus, il n'y a pas de quoi s'étonner. Eh ben si. Il y a que cet album, de l'aveu même de Lelièvre, est son plus abouti en carrière. Et non sans raison: c'est le premier que le créateur ne porte pas entièrement seul sur les épaules. Le premier qui paraît à l'enseigne d'une compagnie de disques autre que ses petites étiquettes personnelles.

«*Je pense que j'avais atteint ma limite de réalisateur-producteur solo.*», concède Lelièvre, confortablement enfoncé dans un fauteuil de L'Exotica, rue Laurier. Limite financière et, corollaire, limite de temps en studio: Lelièvre a toujours payé le prix de sa liberté. Le voilà donc chez Gestion, Son & Image, la boîte du producteur Robert Vinet, rejoignant les Vigneault, Charlebois, Ferland, Lavoie, et même Claude Gauthier, qui vient de rallier lui aussi la maison-mère des vétérans auteurs-compositeurs-interprètes. «*Chez GSI, sourit doucement Lelièvre, j'ai trouvé des gens qui aiment profondément les artistes et qui s'intéressent plus à la durée qu'au succès fulgurant. Des gens qui aiment suffisamment les artistes pour leur donner des moyens. Selon mes normes à moi, j'aurais été prêt à enregistrer l'album au 1er avril alors qu'on a commencé le 1er juin. Pendant ces deux mois-là, c'a été du signolage, de la réflexion sur les arrangements, sur le choix des chansons. Le 1er juin, on était prêts. On savait exactement où on s'en allait.*»

Élargir l'auditoire

Finies les chansons de dernière minute un tantinet bâclées. «*Ça pu donner par le passé d'heureux résultats, mais pas toujours.*» Il en résulte *Les Choses inutiles*, un album extrêmement cohérent, au son d'ensemble idéalement fluide, à la séquence de chansons non fortuites. «*Je ne conseillerais pas aux auditeurs d'ap-*

puer sur le bouton aléatoire ou "shuffle" de leur lecteur. L'ordre n'est pas innocent.» Pas plus que l'intention: il s'agit d'élargir l'auditoire ultra-fidélisé mais plafonné du gaillard. «*C'est la commande, avoue Lelièvre avec un brin d'embarras aux commissures des lèvres. Martin Leclerc (le bras droit de Vinet chez GSI, rayon chanson) a mis du temps à me convaincre que c'était un retour. J'ai jamais été absent! Il m'a expliqué que ce qu'il voulait, c'était signer ma présence cette fois-ci.*» Apposer la signature Lelièvre, si familière soit-elle, sur le plus beau papier disponible, des fois qu'on la verrait d'un peu plus loin.

D'où la réalisation particulièrement soignée de Marc Pérusse et Lelièvre, d'où l'ajout ponctuel de musiciens au trio de base des spectacles (Lelièvre + Vic Angellilo à la contrebasse + Gérard Massé à la batterie): l'album ne serait pas aussi caressant pour l'oreille sans le brass band à la Henry Mancini dans *Le Joueur de piano*, le solo d'orgue Hammond B-3 savoureusement fromagé de Michel Cyr dans le tout aussi savoureux blues *Drummondville*.

Une fois lové au creux des musiques, on en vient tout naturellement à entendre ce dont elles parlent: de chanson, de musique, voire d'instruments de musique (la sensuelle *Quand le saxo...*). *Les Choses inutiles* est un disque où l'on exalte le plaisir des «disques de vinyle», où l'on nomme des chansons (*As Time Goes By*, *Love For Sale*) et des artistes (Cole Porter, Miles Davis et toute la confrérie des jazzmans dans *Petit désespoir*), où l'on cite Raymond Lévesque, où l'on traite de la vocation du chanteur (*Le plus beau métier*), de la vie de tournée (*Drummondville*) et même de leurs impasses (*Le Joueur de piano*). «*On s'est rendu compte seulement à la fin que presque tout l'album était une espèce de célébration du métier de chansonnier, que je pratique depuis maintenant trente-cinq ans.*»

Entre deux générations Trente-cinq années qui renvoient au premier spectacle professionnel de Lelièvre, en novembre 1963, dix ans avant son premier album. Il a fallu voir Lelièvre dans la série *La Mémoire des boîtes à chansons* du Canal D pour comprendre qu'il n'était pas de la génération spontanée des années 70, mais bien un chansonnier de la première heure, parrainé par Félix et Vigneault. «*J'étais un peu assis entre deux générations, nuance-t-il, à peine cinq ans plus jeune que Claude Gauthier et huit ans plus vieux que Michel Rivard, coïncé dans une espèce de "nowhere" temporel. Même le premier album n'a pas marché. C'est en 1975,*



SOURCE GESTION IMAGE ET SON

Sylvain Lelièvre a d'abord été chanté par d'autres.

avec *Petit matin*, puis l'album suivant avec Marie-Hélène, que c'a vraiment démarré.»

On a un peu oublié que Sylvain Lelièvre a d'abord été chanté par d'autres. Après *l'hiver*, servi par Aimé Major, lui valut un prix au concours «Chansons sur mesure» des 1962. Monique Leyrac magnifia *Les Amours anciennes*, Renée Claude adopta sa *Chanson du bord de l'eau*. «*Il y avait aussi Danielle Oderra qui n'aurait pas de dire mon nom. Je l'en remercie encore, d'autant que maintenant, les interprètes ne rendent presque jamais aux créateurs ce qui leur revient.*»

Le replacer dans ce contexte, c'est comprendre que pour Lelièvre le musicien, le professeur, le poète, le romancier (révélé par le très beau roman *Le Troisième Orchestre*, paru chez Québec/Amérique en 1996), la chanson a toujours été au centre. Toujours? «*J'aurais pu faire autre chose.*

J'ai d'abord étudié en architecture. J'adorais ça. J'ai sculpté, dessiné, peint. Mais j'ai finalement exclu tout ce qui n'était pas lié de près ou de loin à la chanson.»

Il précise s'être aussi ménagé du temps pour vivre et apprécier... les choses inutiles. «*Si tu ne vis pas, tu parles de quoi?*» Et si on n'écoute pas *Les Choses inutiles*, on vit de quoi?

LES CHOSSES INUTILES

Sylvain Lelièvre
Gestion, Son & Image (Musicor)

LOS SUPER SEVEN

Los Super Seven
RCA (BMG)

Tels les Magnificent Seven du cinéma répondant à l'appel de paysans mexicains opprimés, voici *Los Super Seven* à la rescousse de la musique traditionnelle frontalière, celle qui s'insinue depuis des générations dans les rues des petits villages aux abords du Rio Grande. *Los Super Seven*, c'est un peu le Buena Vista Social Club du continent, acoquinage aussi naturel des meilleurs propagateurs du genre que l'était la fameuse réunion des Compay Segundo, Ruben Gonzalez et autres Cubains par Ry Cooder. *Los Super Seven*, c'est David Hidalgo et Cesar Rojas, les deux voix des intraitables Los Lobos from East L.A., le troubadour texan Joe Ely, le bon vieux rock'n'roller-chicano à moustaches Freddy Fender, le jeune vedette country Rick Trevino, le vétéran chanteur frontalière Ruben Ramos et l'as accordéoniste Flaco Jimenez. *Los Super Seven*, c'est une semaine d'enregistrement pour des années de soleil brûlant au zénith, c'est le plus touchante version imaginable du *Plane Wreck At Los Gatos (Déportée)* de Woody Guthrie (chantée par Ely), ce sont de prenantes complaintes et d'énivrantes chansons de fête sorties du lit de la rivière et du fond des mémoires.

Sylvain Cormier



SPEAK OF THE DEVIL

Chris Isaak
Reprise (Warner)

TEATRO

Willie Nelson
Island (PolyGram)

Durer, c'est déjà tout un travail et ça coûte un bras en ravalement de façade. Mais durer tout en se renouvelant, c'est le grand art. Le Texan sexagénaire à couettes Willie Nelson, qui use sa guitare (à la trouer!) depuis les années cinquante, dont la regrettable Patsy Cline chantait déjà la ballade *Crazy* en 1961, est tout aussi pertinent en 1998, déclinant ses chansons presque toutes imbuables de tristesse (*These Lonely Nights, I've Just Destroyed The World,*

Somebody Pick Up My Pieces) avec une admirable dignité, toutes magnifiquement et minimalement arrangées par Daniel Lanois, roi des ambiances de mystère et de désolation. La présence d'Emmylou Harris aux chœurs jette sur les terribles chansons de Willie un nécessaire voile de beauté mélancolique, histoire de masquer pudiquement la peine de l'homme. Au contraire, le surfer californien Chris Isaak, lui, épuise peu à peu le style suave rétro-kitsch qui lui allait si bien du temps des *Blue Hotel*, *Wicked Game* et *Forever Blue*: aucune des mélodies de *Speak Of The Devil* ne retient véritablement l'attention, toutes plus ou moins décaitées des anciennes, toutes portées de sentiments de pacotille, et surtout toutes plus banalement pop, dénuées du twang aérien néo-fifties-sixties qui conférait tant de charme à la manière Isaak. C'est encore joliment ficelé, et le beau Chris a encore le timbre le plus doux de l'univers connu, mais la magie est rompue. Triste constat, après six albums de bonheur sans faille.

S. C.

PATRICIA BARBER

Modern Cool
Premonition Records

Chanteuse, pianiste, productrice, compositrice, Patricia Barber a ceci d'unique: elle ne fait pas dans le réchauffé. Jamais cette artiste originaire de Chicago ne nous a fait le coup maintes fois fait, le coup consistant à enregistrer une millionième version des pièces écrites par Kurt Weill.

Qui plus est, jamais elle ne nous a fait le coup maintes fois fait depuis quelques années, le coup consistant à enregistrer du jazz d'hôtel puis de l'enrober dans le chic-toc. On pense à Diana Krall. Jamais Patricia Barber n'a fait dans le convenu, dans l'entendu. Toujours, elle propose de l'original. C'est encore plus le cas avec son nouvel album. Composée presque exclusivement de pièces originales, cette nouvelle production est suave de bout en bout. D'autant que cette femme, qui a le goût du risque, s'entoure de musiciens qui, comme le trompettiste Dave Douglas, détestent le réchauffé. À goûter.

Serge Truffaut

VOIR PAGE B 10: VITRINE



Pierre Légaré

Intelligent, brillant, il impressionne. «Renée Claude Brazzeau, CKAC
«(...) ce n'est pas RIEN.»
«Sa logique est implacable, son imagination est sans limites.»
Annie Lessard, Cité Rock Détente
«(...) Pierre Légaré peut tout dire avec RIEN!»
Jean Beauvoyer, La Presse
«Un spectacle à ne pas manquer pour RIEN au monde...»
Marie-Christine Trottier, Radio-Canada

Supplémentaires
18, 19, 20 ET 21 NOVEMBRE

À GUICHETS FERMÉS
17
octobre

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 842 2112
et Réseau Admission / 514 790 1245
Redevance et frais de service.

Cascades Journal-montreal Mots de scène 70s

GRUPE FINANCIER
BANQUE ROYALE

présente

Coppélia
Un joyeux spectacle pour petits et grands!

Des décors et costumes somptueux
avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens
sous la direction de Jacques Lacombe

22, 23 et 24 octobre à 20 h
24 octobre à 14 h

PARTERRE/CORBEILLE 49,50 \$
MEZZANINE 36 \$
BALCON 20 \$

POUR LES ENFANTS
DE 14 ANS ET MOINS,
UN SEUL PRIX : 20 \$

Place des Arts 842-2112
Salle Wilfrid-Pelletier

Admission : 790-1245 Info-Arts Bell : 790-ARTS Groupes : 849-8681

Les grands Ballets Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

FONDATION CANADIENNE
LOUIS PASTEUR

LES ARTS

INDUSTRIE DU DISQUE

VITRINE

SUITE DE LA PAGE B 9

FINIS TASBY
Jump Children
Sur Evidence

Sur la pochette, il y a le nom de Finis Tasby. Jamais on n'en avait entendu parler. On tourne la pochette et on apprend qu'il est chanteur. Puis, on lit la liste des musiciens. C'est alors qu'on découvre que Rick Holmstrom, Kid Ramos, Coco Montoya, trois guitaristes, Larry Taylor, un bassiste, Richard Innes, un batteur, Lester Butler, un harmoniste, David Woodford, un saxophoniste, et Jessica Williams, une chanteuse, on réalise donc qu'ils ont tous participé à cette session de blues.

Et comme plusieurs d'entre eux sont des contraires de deux de pique, on s'est dit, en toute logique musicale, ça pourrait être bon. On l'écoute. Et puis? C'est plus que bon. C'est très bon. C'est blues sans être caricatural. C'est blues à fond la caisse. C'est du très bon blues.

Cet album d'un chanteur jusqu'alors inconnu, cet album d'un vétéran des scènes du Sud, c'est l'album de l'authentique.

S. T.



TAMMY WYNETTE... REMEMBERED
Artistes divers
Asylum/Elektra (Warner)

La scène est indélébile: évoquer la regrettée chanteuse country Tammy Wynette, c'est revoir les Blues Brothers dans le film de 1980, se faisant passer pour les Good Ole Boys au Bob's Country Bunker, livrant l'immortelle *Stand By Your Man* à un troupeau de cow-boys brillant dans leur broues. La scène, au delà de la vision du country and western comme musique pour simples sentiments, sous-entendait que la chanson (et Tammy Wynette) était tricotée à même le tissu de l'Amérique profonde. Ecouter l'album-hommage *Tammy Wynette... Remembered* renforce l'impression que Tammy chantait pour toutes: les épouses résignées dans *Stand By Your Man*, les divorcées malheureuses dans *D-I-V-O-R-C-E*, les femmes fidèles dans *I Don't Wanna Play House*, les jeunes femmes des années soixante cherchant à s'émanciper dans *Til I Can Make It On My Own*. Entendre Rosanne Cash, Melissa Etheridge, Wynonna, K.T. Oslin, Lorie Morgan, Emmylou Harris (avec Linda Ronstadt et les McGarrigle, exquises dans *Golden Ring*), Faith Hill et Sara Evans reprendre les succès de la chanteuse, c'est comprendre que Tammy a été entendue. C'est dire à quel point les contributions des Elton John et Brian Wilson sont de détonnantes curiosités au début et à la fin d'un album exsudant la vérité vraie des relations de couple. La participation de George Jones, légende country et ex-mari de Tammy, est plus justifiée: il avait des choses à se faire pardonner. *After all*, chantait Tammy Wynette, *he's just a man*.

S. C.

Ma Première PdA, mon premier disque

Les gagnants du quatrième concours d'auteurs-compositeurs et d'interprètes de la SACEF récoltent l'usufruit le plus juteux de leur travail: un disque collectif promotionnel, signe avant-coureur de carrières que l'on souhaite bien engagées.

SYLVAIN CORMIER

C'est ce qu'on appelle une belle carte de visite. L'annuel album rassemblant les lauréats de Ma Première Place des Arts, le concours animé au studio-théâtre de ladite PdA par la Société pour l'avancement de la chanson d'expression française (la SACEF), est probablement le plus important des prix rattachés au tremplin d'élection des amants de la chanson: c'est l'objet réel, la preuve tangible. C'est ce qui s'envoie, c'est ce qu'on retient, c'est certainement la plus remarquable bouteille que l'on puisse lancer dans l'océan du showbiz.

L'éclairage médiatique qu'obtenait cette semaine le lancement du quatrième volume à la salle Jean-Desprez de Radio-Canada en témoignait éloquentement, tout en reconfirmant la force de persuasion de Robert Maltais, missionnaire attiré de la SACEF: Granby n'a pas eu autant de



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Robert Maltais, en compagnie des gagnants de cette année: Nicola Ciccone, Linda Racine et Sarah Bédard.

visibilité en trente ans.

Les Nicola Ciccone, Linda Racine et Sarah Bédard semblent en cela avoir choisi la bonne porte d'accès, plus qu'entrouverte: Ciccone, surtout, le plus talentueux aspirant de toute l'histoire du concours, est déjà courtisé par les directeurs de maintes compagnies de disques.

On démarrait par la même occasion la cinquième saison de la salle et la cinquième édition du concours, assortie comme à tous les ans d'un exercice imposé, chanson «difficile» proposée par un artiste de renom.

Après Michel Rivard, Sylvain Lévesque, Roger Tabra et Dan Bigras, c'est Daniel LaVoie qui s'y colle, offrant une chanson particulièrement exigeante intitulée *Écran total*. Jusqu'au 15 novembre, on s'inscrit en composant le (514) 285-4343.

Un jour, mon Prince (re)viendra

Voilà que sera fichtrement simplifié le travail du chroniqueur de variétés, fût-ce temporairement: Prince revient. Entendez que l'Artiste-auparavant-connu-sous-le-nom-de-Prince redevient Prince tout court, par décret royal de Sa Majesté pourpre (son ancien sobriquet), le temps d'un album-réunion avec sa bande de jours fastes, *The Revolution*, y compris les pétillantes Wendy et Lisa. C'est ce que promet la plus récente mise à jour de *Artist's Love 4 One Another* (www.love4another.com), site officiel du gars-énervant-qu'on-ne-savait-plus-comment-appeler-depuis-qu'il-avait-choisi-pour-pseudonyme-un-symbole-androgyne-impossible-à-décrire. Hmm, subodore le Chroniqueur-encore-et-toujours-connu-sous-le-prénom-de-Sylvain, se demandant s'il

faut voir dans cette volte-face le signe d'un essoufflement des ventes de l'Artiste-auparavant-riche-à-millions-sous-un-nom-de-chienchien-à-sa-maman? Ou alors une réaction au retentissant bide du dernier album de Machin-chouette-truc-chose, lancé sur Internet seulement? Ce premier effort de Prince & The Revolution depuis le *Parade* de 1986, provisoirement intitulé *Roadhouse Garden* et prévu «très prochainement», paraîtra cette fois au grand jour et jusque dans les présentoirs des disquaires, affichant l'étiquette NPG du sieurdont-on-se-demande-bien-quelle-signe-tu-il-appose-sur-ses-chèques. Prince Rogers Nelson? C'est après tout son nom de baptême.

Honneur aux trois J

Il y eut les trois L (Louvain-Lautrec-Lalonde), les trois D (des View-Masters, qui permettaient de voir les chutes du Niagara et le nez de Mickey en relief), et il y eut aussi les trois J. J pour Jimi, Janis et Jim, ci-devant martyrs du rock de drogués de la fin des années 60, éternellement associés par la coïncidence stupéfiante et onirique de leur initiale de prénom et parce qu'ayant tous trois fait tilt en moins d'un an, entre septembre 1970 et juillet 1971, signalant la fin d'une époque.

En toute logique, c'est au profit de la maison Phoenix, institut américain consacré au traitement des junkies, qu'on lance le 27 octobre un disque rendant hommage aux trois J. Intitulé *Lost Voices: The Songs Of Jimi Hendrix, Janis Joplin And Jim Morrison*, c'est l'un de ces albums qui servent de dernier refuge aux chanteurs et groupes en mal de visibilité: on y retrouvera autant les groupes survivants des années 80 (Pretenders, Concrete Blonde, Echo & The Bunnymen, Duran Duran) que le bluesman Taj Mahal, le pitre Billy Idol et la chanteuse country Faith Hill.

Scepticisme et circonspection sont les mamelles de l'acheteur avisé, même les fous des années 60 de mon espèce. Bref, méfiance!

Noel Gallagher rempile

Alors que paraît opportunément un album de côtés B et raretés du groupe Oasis, passer outre à Noël étant inadmissible, le guitariste et principal auteur-compositeur Noel Gallagher (le frère de Liam la petite peste, chanteur) travaille assidûment dans un studio en banlieue de Londres aux maquettes d'un prochain disque, nous informe le site du magazine britannique *Q (Queb)*.

On a probablement oublié de lui dire que la Britpop, le genre dont Oasis est la tête de proue, n'est plus, officiellement détronée par la techno. A la fin, on s'y perd.

scorm@sympatico.ca



Piquant!

« Tout l'monde debout »
avec Patrick Huard
et Véronique Cloutier

Du lundi au vendredi
de 6h à 9h



Michel Girouard
Chronique artistique/jet set
Vers 7h 10
du lundi au vendredi

ÉMOTION ROCK
CIEL
98,5 FM

Les Ratte - Concerts du Centre Pierre-Péladeau

I Got Rhythm!

HOMMAGE À
GERSHWIN

Accompagnés de 12 musiciens
Ranee Lee, Nanette Workman et John Labelle
interprètent les immortelles de Gershwin
Mise en scène: Denise Guibault • Scénographie: Michel Robidas

Billets: **987-6919**

Lundi 9 novembre 1998 - 20 h

chaîne culturelle # Radio-Canada Desjardins LE DEVOIR Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve Est

Cahier Spécial Publié le samedi 31 octobre 1998

Ville de **Québec**

Tombée publicitaire le vendredi 23 octobre 1998

LE DEVOIR

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Les concertos paradent, l'humour cynique cingle

FRANÇOIS TOUSIGNANT

HANDEL - MANZE

George Frederic Handel: *12 concertos grossos, op. 6*. The Academy of Ancient Music. Dir.: Andrew Manze. Boîtier de deux disques, durée totale: 157 min 13. Harmonia Mundi USA HMU 907228.29

Pourquoi une nouvelle intégrale des douze concertos grossos (ou *concerti grossi* pour les puristes d'une ancienne mode) de Handel aujourd'hui, alors que ce corpus a une entrée imposante aux catalogues? Il faut être vachement culotté pour s'y lancer, être convaincu d'avoir quelque chose de neuf à dire, proposer un éclairage différent, faire redécouvrir la beauté de ces pages connues — et, reconnaissons-le, pas toujours autant qu'on se le fait dire.

Ces raisons, Andrew Manze et sa bande de l'Academy of Ancient Music y répondent toutes par un oui majuscule et enthousiaste. L'énergie qu'ils mettent à défendre Handel, n'a d'égale que leur ferveur à retrouver l'esprit de ce qu'ils appellent un cycle.

La couleur particulière à chaque concerto, dans son caractère comme dans le spécifique «son» de chacune des tonalités retenues par Handel, est ici remarquablement mise en évidence. C'est le premier niveau d'interprétation, celui de l'ordre de succession retenu par Manze, différent de celui laissé par Handel, qui n'a lui-même peut-être jamais songé cet ensemble comme un cycle au sens où on l'entend depuis les romantiques, mais davantage comme un ensemble proposant toutes les facettes d'un genre.

La sonorité des instruments est donc mise à l'honneur pour rendre plus sensible la couleur du ton. Avec ce jeu peu axé sur le vibrato, les teintes blanches ou plus costaudes des cordes semblent le moyen privilégié pour arriver à ce résultat, combiné avec une nuance des types d'attaque exceptionnellement riche.

Cela est sensible au point où on se demande si, parfois, on ne change pas d'instruments, ou si on écoute bien le même orchestre de chambre. L'ennui ne sait donc où se faire une niche.

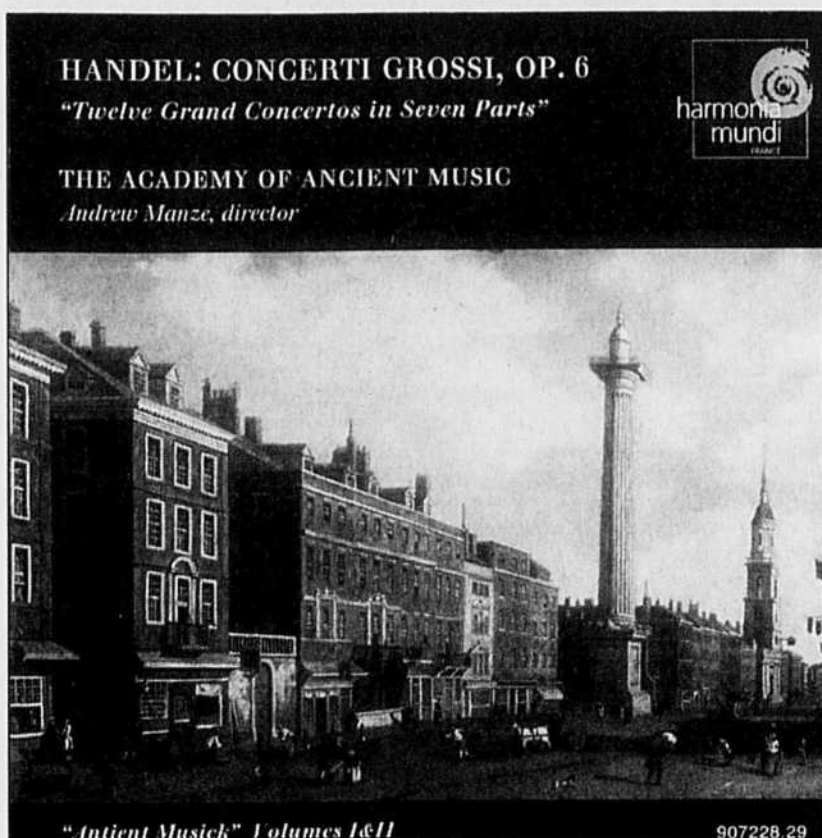
Et quand bien même il le voudrait, le sens musical de Manze le pourfendrait. Il n'est sûrement pas innocent qu'il ait décidé d'ouvrir son intégrale par le majestueux n° 5, qui s'affirme comme une prise de possession de l'œuvre. Avec orgueil, le chef violoniste affirme sa prise de position et lance le périple. Périple qu'on suit en deux soirées bien pleines où tout est à savourer.

ROSSINI - GIACOMETTI

Gioacchino Rossini: *L'Album pour les enfants adolescents*. Paolo Giacometti, pianoforte. Durée: 59 minutes. Channel Classics CCS 12398

Rossini, humoriste et cynique à l'opéra, on connaît. Au piano cependant, c'est plus rare. *L'Album pour les enfants adolescents* est le premier volume d'une intégrale proposée de l'œuvre pour piano de ce gastronome irrésistible.

Sur un magnifique pianoforte Pleyel (1858), Paolo Giacometti,



"Intuit Music" Volumes I&II 907228.29

connu comme accompagnateur du violoncelliste Pieter Wispelwey, nous étions de la connaissance accomplie qu'avait Rossini des musiques pour piano de son temps, Chopin et Liszt en tête. Fort de ce savoir, le compositeur se lance dans une caricature critique de tout un romantisme poitrinaire ou factice.

Impromptu anodin, *Prélude morresque* et *Prélude convulsif* côtoient une *Valse lugubre* ou un *Hachis romantique*. Les références au p'tit gars de Varsovie sont nettes, dans le titre comme dans la musique. C'est très drôle. L'étoile de la noble Hongrie reçoit aussi sa part d'égratignures sympathiques: *Saltarello à l'italienne* (à quoi d'autre?), *Première communion* ou *La Lagune de Venise à l'expiration de l'année 1861* s'amuse tout haut des *Années de pèlerinage* de Liszt comme jamais Satie ne saura faire de l'humour.

C'est qu'il y a des humoristes, par choix, qui manient le cynisme avec intelligence, et d'autres qui font des blagues souvent par dépit, faute de pouvoir faire mieux. Il en va de *L'Innocence italienne* et la *candeur française* (n° 8 de l'album). Que chacun

choisisse son camp.

En grand seigneur, Rossini sait quand même rire également de lui: *Hachis romantique*, *Ouf!*, *Les Petits Pois* ou *Un sauté* doivent bien venir de quelque cuisine. Et surtout, pour réussir, demandant un chef à la taille de la recette et des convives. Avec Giacometti, les étoiles gastronomiques sont plus que méritées.

Le sérieux technique est au service d'une palette de gags fins qui ravissent pendant une heure. Le style et la magie sonore du beau Pleyel aèrent cette musique somme toute légère sans être dénuée d'intelligence. Le savoir-faire, le doigté rendent ce qui aurait pu n'être qu'une curiosité amusante un disque intéressant qui fait toujours sourire.

BACH - HOLLIGER

Jean Sébastien Bach: *Concerto pour hautbois d'amour, cordes et continuo en ré majeur, BWV 1053*; *Sinfonia tirée de la cantate «Ich Steh' mit einem Fuß im Grabe»*, BWV 156; *Trio canonique en fa, BWV 1040*. Carl Philippe Emmanuel Bach: *Concerto*

pour hautbois en mi bémol majeur, Wq 165; *concerto pour hautbois en si bémol majeur, Wq 164*. Heinz Holliger, hautbois d'amour et hautbois; Thomas Zehetmair, violon; Massimo Polidori, violoncelle; Andrew Erisman, clavecin. Camerata Bern, menée par Thomas Zehetmair. Durée: 63 min 21. Philips 454 450-2

Une bonne raison, une magnifique raison de se procurer ce disque, et elle ne dure qu'à peine deux minutes et demie, c'est la version pour hautbois de la sinfonia de la cantate *Ich Steh' mit einem Fuß im Grabe* du grand Bach, une des plus belles mélodies de Jean Sébastien, sinon sa plus belle. Holliger et son hautbois ouvrent la porte du ciel, de cette merveilleuse beauté mystique qu'entrevoit Bach et que lui seul a si bien pu mettre en sons.

Le concerto pour hautbois d'amour est bien aussi, quoiqu'un peu plus ordinaire. Il s'agit en fait d'une reconstruction que le livret va savamment vous expliquer. Reste que le deuxième mouvement en sicilienne danse bien et est lui aussi prodigieux de belles mélodies. On écoute plus ce concerto pour la qualité originale du son du hautbois d'amour et l'art du phrasé de Holliger. Fidèle à sa réputation, il n'en finit pas d'étonner.

Arrivent alors deux œuvres d'un tout autre genre: deux concertos de Carl Philippe Emmanuel. Le drame *Stram und Drang* est sensible, la joie dans la difficulté technique résolue aussi. Toute l'énergie d'une époque qui découvre un nouveau langage suite à chaque tournure de thème, un constat de «spécialiste» sans conséquence pour l'auditeur moyen. Ce dernier sera beaucoup plus sen-

sible, avec raison, au plaisir des musiciens à faire cette musique, et à la faire bien.

Sur un accompagnement nerveux de la Camerata Bern, Holliger époustoufle avec sa respiration continue qui lui permet de tenir la ligne mélodique sans jamais faiblir. Là où il s'en donne le plus à cœur joie, c'est dans les cadences de son propre cru, écrites pour les deux concertos.

Respect scrupuleux du style et imagination débordante dans la virtuosité et le goût forment une combinaison qui redonne son sens au concept même de cadence, ce moment attendu où le soliste va enfin pouvoir montrer tout ce qu'il a dans le ventre (ou, ici, dans les poumons). Électricité garantie, sans risque d'électrocution.

PROKOFIEV - CONCERTOS

Serge Prokofiev: *concerto pour piano n° 1 en ré bémol majeur, op. 10*; *concerto pour piano n° 4 en si bémol majeur, op. 53*; *concerto pour piano n° 5 en sol majeur, op. 55*. Nikolai Demidenko, piano. Orchestre philharmonique de Londres. Dir.: Alexandre Lazarev. Durée: 67 min 10. Hyperion CDA67029

Prokofiev savait l'art de l'écriture concertante pour piano pour l'avoir abondamment pratiquée. C'est d'ailleurs avec son premier concerto qu'il offrit son premier grand scandale lors de son concours au Conservatoire de Moscou. Curieux que d'entendre ces belles mélodies (aujourd'hui faciles) qui écorchèrent les vieilles oreilles, comme d'entendre avec encore tout ce plaisir juvénile cette nouvelle virtuosité musclée et antiromantique.

Toujours populaire mais peu joué — à cause de sa brièveté adolescente — en salle alors qu'assez endisqué, l'actualité discographique n'avantage pas Demidenko dans sa présentation de ce premier concerto. Piano dur et de gros effet, qui prend presque son temps, et orchestre de seconde zone, rien ne tient si on compare cette nouvelle version avec celle, tout aussi nouvelle, que viennent de publier Martha Argerich et l'Orchestre symphonique de Montréal chez EMI.

On s'intéresse alors plus aux deux autres œuvres, moins données. Notamment le quatrième concerto, pour



la main gauche, une commande de Paul Wittgenstein, le même pianiste qui, ayant perdu son bras droit à la guerre, commanda à Ravel le sien.

Il s'agit d'une pièce de moindre éclat extérieur, Prokofiev — et Demidenko — s'attachant plus au magnifique contenu mélodique et aux basses qu'aux dessins virtuoses.

Du côté du piano, tout va bien, et la sonorité du pianiste, dans les graves surtout, emplit d'aise. C'est à l'orchestre que cela se gâche. Alexandre Lazarev se lance dans l'expansion «artistique». Il éprouve l'expansion de sérieux problèmes à tenir au diapason un Orchestre philharmonique de Londres bien pauvre. Quoi? Ce qu'on entend ici serait le même instrument avec lequel un Klaus Tennstedt a gravé ses célèbres symphonies de Mahler? Impossible!

Le cinquième concerto montre un pianiste impressionnant. Chacun des (nombreux) thèmes y est finement ciselé, adroitement mis en relief par un contrepoint dans le piano d'une clarté exceptionnelle. La contrepartie quasi inévitable est la sécheresse de certains passages. Cela est bien secondaire: Prokofiev aimait aussi ce jeu viril dépourvu des manières du lyrisme de Rachmaninov.

Humour noir, sensibilité chantante et maîtrise raffinée de l'ornementation virtuose et de la «technique de la troisième main», Demidenko nage ici dans son élément le plus naturel. On croirait presque que l'importance de la partition reflète ses ardeurs athlétiques au profit de la musique.

Un triplé assez inégal, donc, que sauve le dernier des concertos de Prokofiev. Lui, on le retient avec les honneurs, encore une fois malgré un accompagnement orchestral déficient.

N.B.

À LA

CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture

CURLEW RIVER (*La Rivière du Courlis*) de BRITTEN, enregistré au Festival d'Aix-en-Provence 1998, est présenté à L'OPÉRA DU SAMEDI. Les solistes, le Choeur et l'Orchestre de l'Académie européenne de musique sont sous la direction de David Stern. Prod. Radio France. Anim. Jean Deschamps Réal. Maureen Frawley Aujourd'hui à 13 h 30

CLAIRE GIGNAC, compositrice, multi-instrumentiste et contralto, présente un concert en direct de la Caserne Dalhousie de Québec. Aux percussions : Ganesh Amanda. Une invention musicale pour un nouveau millénaire à LÉONARDO, INGÉNIEUR ET MUSICIEN, animé par Jacques Languirand. Réal. Danielle Bilodeau Ce soir à 23 h

RADIOFICTION EN DIRECT de la salle Maurice O'Bready de l'Université de Sherbrooke présente **POT POURRI**, une comédie fantastique de PATRICK QUINTAL avec les comédiens André Ducharme, Christiane Pasquier, Vincent Bolduc, Caroline Dhavernas et Philippe Noireaut. Composition et direction musicale : Jacques Jobin. Musiciens : Brigitte Poudrier, Marc Larochelle et Jacques Jobin. Réservations : (819) 820-1000 ou au comptoir Admission. Réal. Line Meloche. Coprod. Productions Pascale Graham et la Chaîne culturelle avec la collaboration du ministère de la Culture et des Communications et de la SODEC. Lundi à 20 h

SILENCE... ON JAZZ À FRONTENAC! vous donne rendez-vous à la Maison de la culture Frontenac avec le CAROL WELSMAN QUINTET. Laissez-vous passer disponibles à la Maison de la culture Frontenac. Anim. André Rhéaume Réal.-coord. Daniel Vachon Ce soir à 20 h

TROIS FICTIONS À NE PAS MANQUER!

La correspondance d'un père emprisonné et de sa fille : **LETTRES CHOISIES**, de LÉO LÉVESQUE, avec Jean-Marc Dalpé et Sophie Caron. Musique originale : Lévy Bourbonnais, harmoniciste. Réal. Jean Gagnon Dimanche à 19 h 30

D'Hubert Aquin à Bohumil Hrabal, de Montréal à Prague, de 1968 à 1998 : LES INNOMINÉS, d'EMMANUELLE ROY, interprété par Dominique Quesnel. Une fiction identitaire! Réal. Jean Gagnon Mercredi à 22 h 30

Vous avez dit chanson ?

Plus de soixante spectacles en 10 jours

entre autres...

- Mario Peluso
- Marie-Jo Thério
- Gabriel Yacoub
- Sylvain Lelièvre
- William Dunker
- Serge Hureau
- Miossec

Coup de cœur francophone

12^e édition

AIR FRANCE Transporteur officiel

LE DEVOIR

100.7 FM

Hydro Québec

TV5

Ville de Montréal

BELLE CHUILLIE

SOCAN

Québec: Ministère de la Métropole

Fonds de lutte contre la pauvreté par la réinsertion au travail

Canada Développement des ressources humaines Canada

Pierre Barouh

Un rendez-vous historique avec l'auteur de *La Bicyclette* chantée par Yves Montand et de la chanson thème du film *Un homme et une femme*. Fragments de voyages sonores pour célébrer les 30 ans de l'étiquette de disque Saravah dont il est le fondateur

7 novembre

Diane Dufresne

Grâce à l'élégance du dépouillement, elle soulève encore et toujours les passions enfouies au creux de nos vies. Une chance unique d'assister à l'adaptation de sa création « Réservé »

14 novembre

M

Alcunne dénonciation cynisme et romantisme dans un univers de rêves insolents ou ballades orientales et acoustiques colorent une ambigüe funk. Une promenade à Montréal pour Mathieu Chedid

5 et 6 novembre

www.netmusik.com/coupdecœur

ARTS

Le roi de la poutine

Les initiés enfilent comme des perles les inefables paroles de ses chansons en guise de répliques fines à l'heure de l'apéro. «*Jacqueline, dans la cuisine, qu'est-ce que tu fais? de la poutine?*» ou «*En Afrique toute noire, cheveux frisés / Noire, noire, noire dans le soir au clair de lune.*» Mariées au son de l'orgue Hammond, ça produit un effet bœuf: l'ahurissement, le sourire, triplés d'une sorte d'admiration pour le culot du cuisinier osant servir un tel ragout au public québécois. Poutine, dites-vous?



Odile Tremblay

Normand L'Amour. Ça vous dit quelque chose? De deux choses l'une: ou bien vous n'avez jamais entendu parler de cet étrange zigoto qui chante avec une voix de crécelle des rengaines ahurissantes de naïveté (et vous manquez quelque chose), ou bien vous l'avez vu chanter la mété à *La fin du monde est à sept heures* et faire ses petites apparitions au *Poing J*. Vous savez alors qu'il vient apparemment de la planète Mars, n'ayant ni voix ni connaissances musicales, qu'il entonne des paroles que le bon Dieu lui souffle, étant un peu charismatique sur les bords. Du coup, il nous fait douter du bon goût dudit bon Dieu. Ciel! Je donne dans l'allitération! Ajoutez au portrait sa drôle de casquette, ses 68 ans. Ai-je dit qu'il faisait un malheur au Québec, porté par le courant d'un engouement populaire? D'autres osent une question: qualité technique et bagage musical signifient-ils encore quelque chose en ce bas monde si un Normand L'Amour perce ainsi? La réponse tarde à venir. Car la trajectoire de cet autodidacte de la toune relève de l'art en génération spontanée. En cela, le bonhomme nous retrouve ou nous perd. C'est selon. Spontané, voilà! Et allez vous rhabiller, les fabriqués. Du coup, on se tortille, un brin mal à l'aise devant lui, le snobisme en déroute.

Propriétaire de dépanneur, un beau jour, au début des années 80, il s'est senti appelé par une voix divine sur son

chemin de Damas, a transformé son nom de Cournoyer en L'Amour. La suite tient de l'apostolat, de la vente par porte-à-porte des 4000 cassettes de ses 69 albums, avec 626 chansons aux paroles improvisées, une musique atroce qu'il tire lui-même d'un clavier, d'un logiciel, avec des effets maison de doublage rapaillés de bric et de broc. Et voilà le succès qui se pointe, voilà que Serge Péloquin produit son disque *C'est pas possible!* Voilà que les médias électroniques s'emparent de la binette du bonhomme un brin ahuri et l'exhibent à tout vent. Plus de 6000 disques s'écoulaient au début du mois. Qui dit mieux? On glousse, on s'étonne. Quand même, il est là, il nous narque du haut de sa spontanéité troublante. Les médias peuvent ainsi fabriquer des vedettes en les sortant de nulle part. David Letterman ne se spécialise-t-il pas, chez nos voisins du Sud, dans le phénomène?

A quand le vidéo de l'homme à casquette? Dans le temps du jour de l'An, sans doute, il aura droit à sa cassette animée entre deux tournées et trois gigue simples.

Pourquoi vous parler de Normand L'Amour? Parce que le bonhomme est fascinant, et le phénomène, éloquent. Parce que l'art brut qui surgit comme une fleur ou une ronce en plein champ a des racines quelque part et qu'on a envie de creuser pour les déterrer. Pourquoi? Pourquoi un tel succès?

À chacun sa poésie, après tout. Moi, c'est Richard Desjardins qui me transmet la sienne. Dans son dernier disque, quand il chante «*Il est temps d'apaiser cette fleur de la peur qu'on appelle le monde*» ou «*Demain à l'aube, les pieds nus, j'irai dans les vastes noirceurs dont personne n'est revenu*», je me laisse bercer par la musique des paroles. En remontant plus loin, j'entends ça et là des accents du *Testament* de Villon ou même d'un poème de Victor Hugo venu entremêler son inspiration lyrique aux vents de l'Abitibi. Normand L'Amour n'est pas Desjardins. Il ne connaît pas Villon, lui. Il n'a pas bu le lait des grandes muses. Il a des mots tout nus, tout chenus, des mots de rien qui s'enchaînent au petit bonheur, des mots de pauvre dans le pays où la langue n'est pas trop riche. Normand L'Amour, c'est un peu nous, en somme: pas très exigeant côté forme, mais plein de cœur, de gaffes. Il est de la famille, du bâtiment, un monoclone à tête heureuse sous sa casquette, qui improvise, qui perd la rime, la rattrape au détour, qui serre ses neveux dans ses bras, qui n'a les inhibitions de personne.

Et de quoi parle-t-il, Normand L'Amour, pour épater ainsi ses fans en délire? De poutine, on l'a déjà mentionné, mais aussi d'achigan à petite bouche, de la poignée de porte, des abeilles, du four du poêle, de p'tits pinsons dans le buisson qui chantaient, de la p'tite poule d'eau dans le roseau. Un certain public se retrouve dans les mots de tous les jours servis en marmelade. Les autres applaudissent à l'audace et ricangent en chœur en avalant la sauce au second degré. Pour tout dire, il enlève ses complexes à tout le monde. Si lui peut, pourquoi pas moi? Et s'il faisait école?

Après tout, l'art brut, l'art naïf, parfois merveilleux, parfois maladroit, relève de toute une tradition, ici. On a vu des gens qui n'avaient pas appris les codes, les rudiments, s'improviser joyeusement peintres, comme le barbier Villeneuve qui décorait de fresques hallucinantes les murs de sa maison à Chicoutimi, ou comme le patenteux

du rang Sainte-Marie aux Éboulements qui «gossait» ses chevaux et ses cochons aux oreilles croches en un bestiaire adorable que les passants s'arrachaient. L'art brut, c'est frais, souvent absurde, parfois exceptionnel. Et ça met tout le monde de bonne humeur. D'où le flot d'expositions dans les grands musées, comme en permanence à la galerie Jeannine Blais de North Hartley, spécialisée dans le créneau. On en redemande, en plus. Le douanier Rousseau n'avait-il pas l'admiration de Picasso? Le genre a aussi ses maîtres.

Dans *La Fête au Québec et l'art naïf*, publié en 1993 au Trécaré, Guy Bouillon écrivait: «*L'art naïf prête à sourire, avec une connivence émerveillée chez certains, avec de l'étonnement ou de la condescendance chez d'autres. On les entend penser: "Douce folie! Il faut bien que vieillisse se passe."*» Et que lui apportait l'art naïf, à Guy Bouillon? De son propre aveu: «*L'insaisissable, l'inédit, l'émerveillement.*» On n'est pas loin de notre Normand L'Amour et de ses tonnes impossibles en voie de devenir cultes, comme les pires films font la joie des amateurs de psychotronic, qui s'amuse à en décliner les répliques par cœur.

Dans le champ musical, le Québec a eu sa Bolduc, son Oscar Tiffault, eux-mêmes nourris de chansons folkloriques que les gens se transmettaient de vieilles à vieilles. Vous me direz que Tiffault et Bolduc savaient chanter, qu'ils possédaient des dons de paroliers, étaient portés par de vrais élans poétiques. Normand L'Amour n'a pas leur talent. Alors quoi?

Il est lui-même et il se fout d'être nul. Essayez d'en faire autant. Il nous souffle à cause de ça, nous déstabilise. Du coup, on se sent «pognés», conventionnels, pris comme des rats dans la course à la qualité. C'est dit: on l'aime même un peu de jeter par-dessus les moulins toutes les conventions dont l'Art, le vrai, le grand, fait son miel. Et une poutine avec ça, madame Jacqueline?

MUSIQUE

La nef du NEM a le vent dans les voiles

Le dixième anniversaire du Nouvel Ensemble moderne (NEM), en 1999, sera en grande partie français. Sa directrice fondatrice, Lorraine Vaillancourt, s'attarde aux côtés gratifiants de Forum 98 qui, du 3 au 28 novembre, fera la fête à sept compositeurs de moins de 30 ans venus de partout. Elle ne peut toutefois masquer son exaspération devant une «société de comptables» qui l'oblige à «courir tous les lièvres à la fois».

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Le Nouvel Ensemble moderne (NEM) qui dirige Lorraine Vaillancourt depuis sa fondation en 1989 offre en novembre un mois de contacts intenses et de travail stimulant avec sept jeunes compositeurs de moins de 30 ans provenant du Portugal, de la Chine, de la Russie, des États-Unis, du Mexique, du Canada et de l'Australie. Le jury présidé par John Rea a examiné 159 candidatures. Ces invités de Forum 98 — et le public — pourront aussi ouvrir une fenêtre sur l'Afrique en raison de la présence du compositeur ougandais Justinian Tamusuzza.

«Quelle joie de travailler avec des compositeurs vivants!», s'exclame Normand Forget tout juste avant d'entrer dans la salle Claude-Champagne. On est le 8 octobre, au soir de *Los Angeles: Prise II*. L'hautboïste Forget, qui fait partie du NEM depuis sa fondation, est fier de jouer Elliot Carter, au quel tout un concert sera consacré le 15 décembre (disque prévu en 1999). On joue ce soir-là *Evangelista*, Finsterer et Birtwistle, sans que personne prétende bouder Bach, Mozart, Schubert et autres pontes. Pour Forget, cap sur les «idées que nous voulons développer... Ce monde nous appartient».

Le lendemain, en entrevue, Lorraine Vaillancourt confirme: «Il est très important de connaître ce qui s'est fait avant. On ne vient pas de nulle part.» La musique actuelle doit prendre sa place, principalement dans les conservatoires, où les étudiants ont encore «un cursus étonnamment traditionnel». Aux

invités du concert-cadeau qui ouvrirait la dixième saison, elle disait que ce n'était pas une sinécure de poursuivre une telle tâche, qu'il y avait par exemple «éloignement entre ce que nous produisons et ce qui est perçu».

Les millions et les bonbons
En entrevue dans son minuscule bureau de la rue Vincent-d'Indy, jonché de partitions, Lorraine Vaillancourt se livre à une charge contre cette «société de comptables» qui offre aux sports des millions, «comme si c'étaient des bonbons», tandis qu'à nous (les créateurs), on donne des bonbons et on nous fait croire que ce sont des millions, et surtout, on nous surveille comme si c'étaient des millions. Elle va jusqu'à s'interroger: «Pourquoi convaincrions-nous des gens d'affaires de donner à l'OSM alors qu'ils n'en ont rien à faire, qu'ils ne sont jamais allés au concert, que ça ne les intéresse pas?»

Pourtant, au moins deux banques ont accepté d'associer leur nom aux activités du NEM, et le président du conseil d'administration, Marco Fortier, ne parle-t-il pas de «belle aventure» (Mme Vaillancourt a déjà écrit «voyage risqué»), lui qui est «témoin des progrès accomplis»?

«Quand on défend un sujet assez pointu, on perd une grande partie du monde, si on peut dire. Je ne pense pas que cela vaille dire que ces choses-là ne sont pas importantes.» Lorraine Vaillancourt enracine son pessimisme dans un constat: l'argent qui sert à faire de l'argent, c'est un mantra, mais à quoi bon si, quelque part, «on perd son âme»? Ne sent-on pas la rareté de lieux «où l'on

peut faire des réflexions, de la recherche, sans être allés sur le marché, où on peut se donner du temps pour faire les choses sans être obligés de produire, des endroits où on peut rater des choses sans être considérés comme un déchet»? Et d'ajouter: «J'ai l'impression qu'il y a de moins en moins de gens qui ont le pouvoir et qui acceptent de s'en servir sans nécessairement faire plaisir à tout le monde.»

Prosaisément, un musicien du NEM, qui, par définition, doit se nourrir du zèle d'un néophyte, pouvait tirer 13 000 \$ de son talent en 1993... et «plus ou moins 20 000 \$ en 1998». N'empêche. Le NEM et sa directrice offrent au moderne une vitrine que lui envieraient bien des collègues dans des champs similaires.

Exaspération

Fin janvier, le NEM sera au festival Présences 99 de Radio-France (invitation lancée bien avant qu'il ne soit question du Printemps du Québec en France). Exceptionnellement, deux autres sauts en France sont possibles la même année, l'un en mars à Lyon (festival Musiques en scène), et en mai, deux semaines à Marseille pour Musiques 99, avec trois concerts à la clé et un stage en résidence, sans compter un projet avec une quarantaine de jeunes créateurs dans une région de France. Déjà se profile un Forum 2000, cette fois à Adelaïde (Australie). Et les deux semaines en résidence l'été prochain au Domaine Forget...

Malgré les louanges qui affluent de France, d'Argentine, d'Allemagne, des États-Unis, de Grande-Bretagne — *Bhakti*, œuvre de Jonathan Harvey endoquée par le NEM sur étiquette Audivis Montaigne, est un baume précieux à la directrice —, sourd l'exaspération d'avoir à «courir tous les lièvres à la fois». Bureaucratie des subventions parcellisées, requêtes multiples pour faire approuver des projets, incertitude au sujet de la disponibilité de disques déjà produits — certaines radios étrangères abandonnent le filon, faute de pouvoir suggé-



ARCHIVES LE DEVOIR

Lorraine Vaillancourt avec l'équipe du Nouvel Ensemble moderne

rer aux auditeurs où se les procurer.

Celle qui peut prétendre à une certaine crédibilité après 30 ans de métier dit ne pas se rappeler un cas où un chercheur, un créateur (en arts), ait eu sur son bureau une enveloppe à administrer sans qu'on y ait attaché les fils de vérifications pléthoriques.

Pour l'horizon immédiat, les choses sont gratifiantes toutefois: retour à Montréal de compositeurs comme

Luca Francesconi (Italie) et Mary Finsterer, lauréate de Forum 91. Création de sept œuvres toutes fraîches écloses, les 25 et 26 novembre. La directrice ne s'arrête pas de peaufiner sa stratégie de travail en «cercles concentriques» auprès de jeunes qui doivent davantage fréquenter le moderne, ce que bon nombre de cégépiens et de collégiens pourront goûter en novembre. On prévoit en effet leur ména-

ger des contacts avec les jeunes créateurs qui pourraient être leurs frères ou sœurs aînés. Et sporadiquement, il y a présence à Radio-Canada, l'équivalent d'un concert dans une salle de 25 000 à 30 000 places, disait un administrateur! L'édifice du NEM n'a rien de somptueux? Lorraine Vaillancourt ne conteste pas, elle sait simplement que ses fondations ont toujours été fragiles.

15^e ANNIVERSAIRE • SAISON 1998-1999

I MUSICI de Montréal

Yuli Turovsky, directeur artistique

Série Concerts-événements

Mercredi 21 octobre 20 h

OLIVER JONES **HENRI BRASSARD**

Oeuvres de Ellington et Gershwin pour deux pianos et cordes

Billletterie

Billets réguliers: 24 \$
20 \$ aînés • 10 \$ étudiants

I MUSICI

982-6038 790-1245

Abonnez-vous!

6 concerts pour seulement 108 \$*

COMMANDITAIRE PRINCIPAL: NORTEL, BANQUE LAURENTIENNE, UCCM, ARTHUR ANDERSEN, OGILVY

50^e saison 1948-1998

PRO MUSICA (Hors-série)

Concert-Anniversaire

Musique et drame

Lundi, 26 octobre 1998, 20h

Théâtre Maisonneuve - Place des Arts

Le Quatuor Prazák

Scénariste: Marcel Dubé
Comédiens: Andrée Lachapelle, Gérard Poirier et Jean-Louis Roux
Mise en scène: Jean-Louis Roux

Présentation des *Quatuors n°s 1 et 2*, de **Leos Janáček** (70^e anniversaire de sa mort), respectivement basés sur «*La Sonate à Kreutzer*», roman de Léon Tolstoï, et sur les «*Lettres intimes*», correspondance de Janáček avec Kamila Stösslova.

Billets

Parterre Corbeille A, B 45 \$
Corbeille C, D, E, etc. fosse d'orchestre 35 \$
Étudiants 25 \$

Gala-Concert (Abonné) 40 \$

PLACE DES ARTS
Billetterie: (514) 842-2112

Étudiants Corbeille C, D, E, etc. fosse d'orchestre

PRO MUSICA

Information PRO MUSICA Téléphone: (514) 845-0532 Télécopieur: (514) 845-1500

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

OPUS DU PUBLIC

Le Conseil québécois de la musique a créé l'Opus du public afin de récompenser l'artiste préféré du public dans le domaine de la musique de concert.

Votez pour l'artiste de votre choix!

Manifestez vos coups de cœur pour les compositeurs, chefs d'orchestre et interprètes qui se sont le mieux illustrés au cours de la saison 1997-1998 dans le domaine de la musique de concert!

Le bulletin de participation est aussi disponible sur les sites:
Le Devoir • ledevoir.com
COM • com.qc.ca
La Scena Musicale • scena.org
Radio-Canada • radio-canada.ca

Courez la chance de gagner un week-end pour deux à Boston, comprenant 2 billets pour le Boston Symphony Orchestra! Les gagnants seront invités à assister au Gala des Prix Opus le 29 novembre prochain. Aussi à gagner 10 DC. Une valeur de 1000 \$.

Bulletin de participation

Mon artiste préféré de la saison 1997-1998 en musique de concert est:

Nom: _____

Adresse: _____ app. _____

Ville: _____ Prov. _____

Code postal: _____ Tél. (____) _____

Postez chaque bulletin sous pli séparé à l'adresse suivante: (Règlements du concours disponibles à la même adresse) Routhier, Scheffer, Thérien, Tourigny, comptables agréés - 4385, rue Saint-Hubert - Montréal (Québec) H2J 2X1
Les bulletins de participation doivent être reçus au plus tard le 11 novembre 1998.